

REVUE

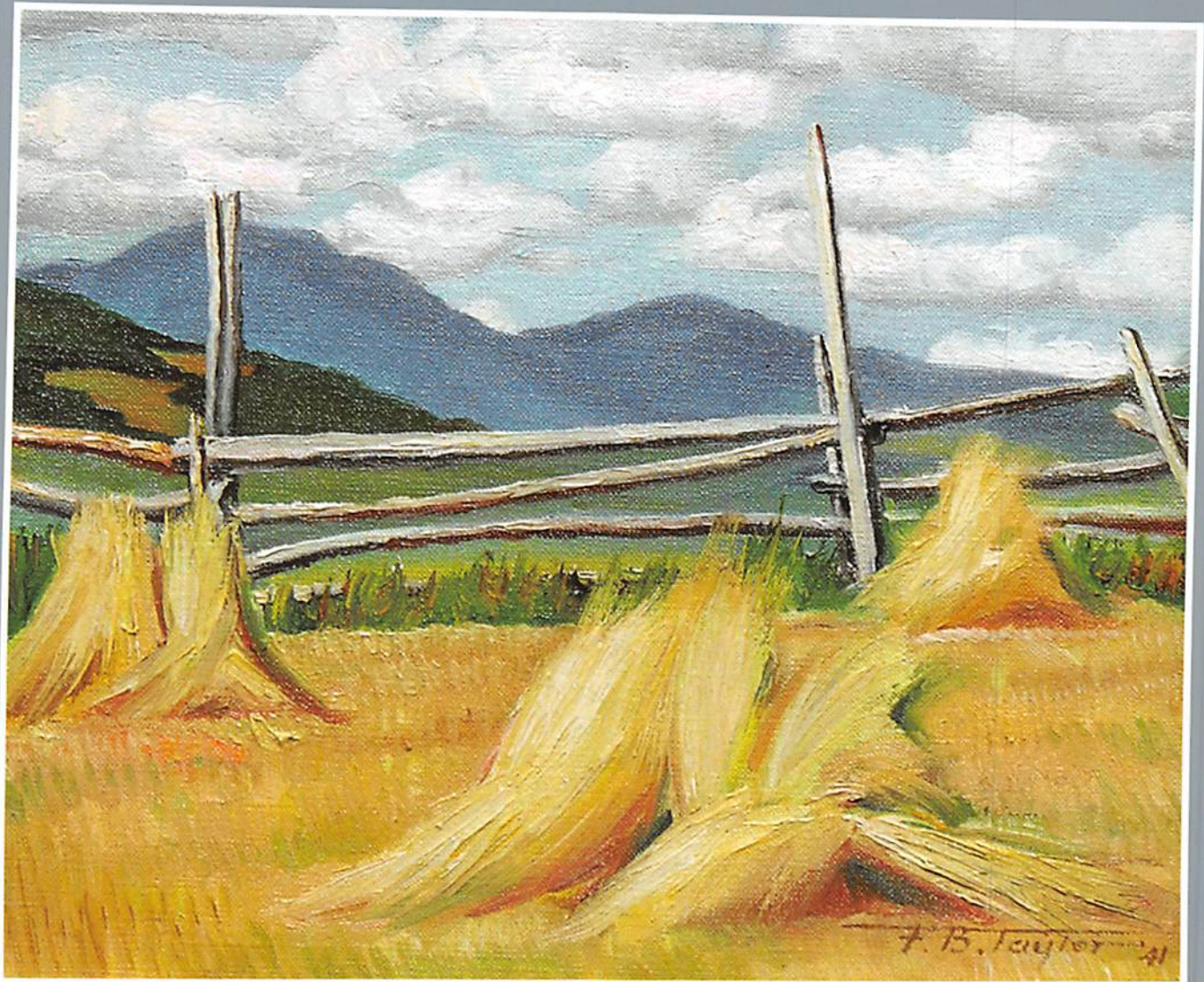
d'

HISTOIRE

de *Charlevoix*

Numéro 74

Juin 2013



Le Domaine Frais Air
Le dindon
Moi et l'autre



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

Membres corporatifs (1 000\$ et plus)

Dr Jean-Luc Dupuis
Casino de Charlevoix

Power Corporation du Canada
Hydro-Québec

Centre santé beauté
Francine Thibeault

Membres bienfaiteurs à vie (1 000\$ et plus)

Alarmes et extincteurs
Charlevoix

Robert Ascah

Auberge La Maison Otis

Auberge La Pinsonnière

Yvon Bellemar

et Janine Tourville

Johanne Bergeron

Rosaire Bertrand

Jean-Pierre Bouchard

Marc Bouchard

Martin Brisson

Janet C. Casey

Rémi Clark

Corporation municipale
de l'Isle-aux-Coudres

Marc DeBlois

Yolande et Pierre Dembowski

Yves Downing

Jean-Claude Dupont

Domaine Forget

Abbé Bertrand Fournier

Georges Fournier

Raymond Gariépy

M. et Mme Leslie H. Gault

Léonard et Aurore Gauthier

Fernand Harvey

Imprimerie Charlevoix inc.

Fernand Labrie

Laurent Lafleur

Paul et Rita Lafleur

Monique Larouche

Pierre Legault

L'Héritage canadien du Québec

Ghislaine Le Sauteur

Lico imprimeur

Xavier Maldague

Municipalité de

Notre-Dame-des-Monts

Petites Franciscaines de Marie

Guy Paquet

Municipalité de Saint-Hilarion

André P. Plamondon

Maurice Potvin

Gilles Poulin

Diane et Jean-François Sauvé

Walter et Mary Schatz

Réjeanne Sheehy

Cyril Simard

Yolande Simard-Perrault

Rita Simard-Smookler

Jean Tremblay

Louis Tremblay

Louis-Marie Tremblay

et Yvette Froment

Ville de Clermont

J.C. Roger Warren

Membres bienfaiteurs (100\$ à 999\$)

Pierre E. Audet

Pierre Beaupré

Hilarion Bergeron

Madeleine Boies-Fortier

Simon Bouchard

et Gilberte Harvey

Léonce Brassard

Caisse populaire de La Malbaie

Victor Cayer

Martial Dassylva

Henri Desmeules

Johanne Desrochers

Geneviève Dufour

Louis Dufour

Thomas Donohue

Simone Éthier-Clarke

Réal Gaudreault

Léonce Gauthier

Hélène Gervais

Magella Girard

Jean Giroux

Raymond Guay

Monique Hervieu

Guy Lachapelle

Fernand Lapointe

Guy Le Rouzès

André Maltais

André Morin

Lyse Nantais-Godin

Gaston Ouellet

Lorraine Rochette

Martin Rochette

Denis Tourangeau

Claude et Janine Tremblay

Jonathan Tremblay

Cédule Simard

Membres de soutien (50\$ à 99\$)

Louis Asselin

Auberge Fleurs de Lune

Arthur Beaulieu

Jean Bergeron

Louis Bhérier

Bernard Bouchard

et Micheline Dufour

Boulangerie Bouchard

Jean-Paul Boudreault

Ulysse Brassard

Guy Bureau

Paul-André et Danielle Carpentier

Claude L. Casgrain

René Cayer

Henri Chaperon

Chapiteaux du monde

Marc Clotuche

Antoine Desmeules

Germain Desmeules

Marc Desmeules

Claude Despins

Yvon Dubé

Jacques Dufour

Mathias Dufour

Luc Filion

Rodolphe Forget

Denis Fortier

Hélène Fortier

André Gagné

Pierre Gaudreault

Janine Gauthier

Serge Gauthier

Yvon et Élisabeth Gauthier

Madeleine Guérin

Richard Guèvremont

Claude Harvey

Christian Harvey

Daniel Harvey

Hélène Harvey

Hélène et Jean-Luc Harvey

Robert Harvey

Sylvain Harvey

Édith Jean

Esther Jean

Isidore Jean

Lucille Lafond-Colombeau

Claude Lapointe

Daniel Lapointe

Réal Lapointe

Gaston et Micheline Larouche

Michel Leclerc

Jean-Marie Lemieux

Patrick McKenna

Gabrielle Marceau

Robert Marcotte

François Maltais

René Martin

Jean Miller

René Moisan

Jean-Denis et Marthe Paquet

Jean-Pierre Paquet

Philippe Poulin

Claire Renaud-Tardif

Hélène Rochette

Municipalité de

Saint-Aimé-des-Lacs

Municipalité de Saint-Urbain

Yvon Racine

Restaurant et Motel Le Mirage

Carol Richard

Pierre Robert

Jean-Paul Robidoux

Raymond Roussel

Pierre-Paul Savard

Réal St-Laurent

Sébastien Thibeault

Carole Tremblay

Daniel et Jeannine Tremblay

Georges-Etienne Tremblay

Hervé Tremblay

Raymond Tremblay

André Trotier

Gilles Turcotte

Ville de La Malbaie

Revue d'histoire de Charlevoix

Numéro 74, Juin 2013

15\$ l'exemplaire

Abonnement à la**Revue d'histoire de Charlevoix**

35\$ par année/ 4 revues

La Revue d'histoire de Charlevoix est publiée par la Société d'histoire de Charlevoix et le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix.

Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix :

Serge Gauthier (Président)
Denis Fortier (Vice-président)
Christian Harvey (Secrétaire-trésorier)
Laurence Harvey
Raymonde Simard
Hélène Tremblay (Administratrices)
Jean-Benoît Guérin-Dubé (Administrateur)

Comité de rédaction de la Revue :

Serge Gauthier
Christian Harvey

Rédaction des textes :

Serge Gagnon, Serge Gauthier,
Christian Harvey et Normand Perron

Pour nous joindre :

Société d'histoire de Charlevoix
156, de l'Église, La Malbaie (Québec)
G5A 1R4
Téléphone : 418-665-8159
Courriel : shdc@sympatico.ca
Web : www.shistoirecharlevoix.com
Le bureau de la Société d'histoire de Charlevoix est ouvert sur rendez-vous. Des frais s'appliquent pour consulter les archives, sauf pour les membres de la Société d'histoire de Charlevoix.

Directeur de la Société, de la Revue et archiviste :

Christian Harvey

Les opinions émises dans la revue n'engagent que leurs auteurs.

Tous droits réservés
Société d'histoire de Charlevoix
Dépôt légal, 2^e trimestre 2013
ISSN 0829-2183
Port de retour garanti.
Envoi de publication.
Enregistrement no. 0728039

Présentation

Voilà enfin l'été! Pour vous offrir un peu de chaleur estivale, nous vous présentons en couverture une magnifique peinture de l'artiste Frederick B. Taylor avec ses moissons « près de Saint-Hilarion ». Mais aussi tout un contenu passionnant portant sur l'histoire de Charlevoix!

Le numéro 74 s'amorce avec la chronique Demeures historiques. La Maison Fraser-Desmeules, construite en 1816, est aujourd'hui intégrée au Domaine Frais-Air. Une histoire palpitante s'est jouée pendant deux siècles entre ses murs et qui pourrait, sans doute, intéresser un jour un romancier!

Pour avoir un sens, l'appellation produit du terroir devrait minimalement reposer sur un savoir-faire maintenu sur deux ou trois générations. Dans Charlevoix, peu de productions peuvent véritablement rencontrer cette exigence pourtant sommaire. Un cas fascinant est celui de l'élevage du dindon reconnu sous le nom de *Bronzé de Charlevoix* ou de *Murray Bay Turkey*. L'historien Normand Perron nous livre dans son article quasi encyclopédique un portrait complet de cet élevage si lié au terroir de Charlevoix. Fruit de son travail doctoral, l'historien Normand Perron nous dresse un historique de l'agriculture dans Charlevoix aux 19^e et 20^e siècles. Un regard loin des images folklorisantes et comportant son lot de nuances essentielles.

À la lumière de sa lecture de *l'Histoire de Charlevoix*, l'historien Serge Gagnon, né à Sainte-Agnès, nous offre un témoignage touchant sur son enfance dans la région avec son parcours entre culture locale et culture de l'Autre, entre culture première et culture seconde. Finalement, ce numéro se clôt avec la chronique du livre.

Bonne lecture!

Christian Harvey

Directeur de la Revue d'histoire de Charlevoix

En couverture

Frederick Bouchier Taylor (1906-1987)

Ce peintre est né à Ottawa le 27 juillet 1906, il est diplômé en architecture de l'Université McGill (1930) mais aussi de l'École de peinture Bryam Shaw de Londres (Angleterre). Frederick B. Taylor a enseigné le dessin et le modelage à l'École d'architecture de l'Université McGill. Membre de l'Académie Royale canadienne (1948), de la Société canadienne des arts graphiques (1943), peintre académicien (1966), cet artiste expose ses oeuvres à travers le Canada, les États-Unis, l'Angleterre et le Mexique. Il meurt au Mexique le 21 avril 1987. Ses tableaux font aujourd'hui partie des collections de compagnies importantes mais aussi de collections publiques partout au Canada.

Titre de l'oeuvre :

Frederick B. Taylor

Près de Saint-Hilarion, Charlevoix, 1941.

Huile sur toile 10X 12 pouces.

(Reproduite avec la participation de la Galerie d'Art Walter Klinkhoff de Montréal)

Demeures historiques

De la résidence de John Fraser au Domaine Frais Air

Par Christian Harvey

Comme au théâtre, à chaque acte de l'histoire de la résidence Fraser-Desmeules s'offre à nous, en résumé, un épisode vécu dans le développement régional de Charlevoix entre 1816 et aujourd'hui : l'implantation et la disparition d'une famille seigneuriale, la naissance de notables locaux jusqu'au développement au 20^e siècle d'une activité en lien avec l'industrie touristique. Et tout cela s'est déroulé entre les murs d'une demeure patrimoniale unique située, un peu en retrait de la route 138, à l'entrée du secteur de Cap-à-l'Aigle, à La Malbaie.

John Fraser (1816-1830)

En juin 1815, le seigneur de Mount Murray, Malcolm Fraser, décède à l'âge de 82 ans. Ses fils William et John Malcolm Fraser héritent à ce moment de la seigneurie. Les frères résident alors, comme leur sœur

Anne, à Québec afin d'y poursuivre leurs études. Dans ce contexte, l'administration de Mount Murray passe quelque temps plus tard officiellement à l'homme d'affaires de Québec John Fraser.

Le 18 mai 1816, le co-seigneur de Mount Murray, William Fraser, concède une terre de « quatre arpents de terre de front sur trente arpents de profondeur de terre » à John Fraser¹. Ce lot d'une superficie de 120 arpents est, en fait, détaché du domaine seigneurial et constitue, dès lors, la première terre du rang du Cap-à-l'Aigle. Procureur depuis peu de William Fraser², John Fraser obtient officiellement le bail pour l'administration de la seigneurie de Mount Murray le 5 octobre 1816. C'est probablement à cette époque qu'il fait ériger une résidence sur le site.

La maison Fraser-Desmeules est construite pièce sur pièce en bois de cèdre et de pin. Ses murs sont retenus par des chevilles de bois, calfeutrés avec de l'écorce de cèdre et le tout est recouvert de crépi. À l'origine, le toit est en bardeaux de cèdre. La section « Est » du bâtiment fut ajoutée plus tard. Il s'agit du même bâtiment qu'aujourd'hui.

Qui est donc ce John Fraser? Le personnage est quelque peu énigmatique. Une biographie publiée dans un ouvrage très sérieux fut, comme nous, incapable de trouver sa date de naissance, le nom de ses parents et même s'il fut marié ou non³. Chose certaine, John Fraser a principalement été marchand, courtier et commissaire-priseur dans la Ville de Québec. Il fut même député de la région de Charlevoix (alors Northumberland)



La maison Fraser-Desmeules vers 1900.

entre 1824 et 1827. Sans posséder de lien familial connu avec Malcolm Fraser et sa progéniture, il fut malgré tout toujours là devant le notaire aux moments cruciaux de leur existence.

John Fraser ne réside jamais en permanence à Cap-à-l'Aigle et demeure plutôt à Québec. Le 24 mars 1817, il rédige une interdiction de pêche « en sa qualité de Fermier (...) (et) de Procureur ad. Negotia du ci-dessus nommé William Fraser ». Le 2 avril 1817, il nomme Amable Bélair pour s'occuper de la gestion sur le terrain de la seigneurie⁴. Le mandat administratif de John Fraser semble cesser vers 1820 au moment où les seigneurs viennent enfin s'installer à Mount Murray. Pour la gestion directe de sa terre, Fraser signe un bail avec Ansiarque Bhérer (le mercenaire allemand Hans Georg Bhurer) pour sa propriété incluant « les ustensiles et les animaux affermés⁵ ». On retrouve ensuite la trace du marchand de Québec dans plusieurs actes notariés à titre de prêteur pour quelques résidants de La Malbaie.



Anne Fraser.



Marie-Madeleine Angers et Jean Célestin Desmeules.

Coll. Musée de Charlevoix

Anne Fraser (1830-1863)

Le 30 décembre 1830, John Fraser vend sa propriété à Anne Fraser « avec les bâtisses dessus construites, circonstances et dépendances »⁶. Née le 18 octobre 1792, elle est la fille de Malcolm Fraser et de Marguerite Ducros. D'abord mariée avec Joseph Bélanger, elle épouse en deuxième noces, le 6 février 1816, Amable Bélair. Le couple aura une fille, Antoinette, née le 29 mai 1817. Après avoir connu des problèmes financiers, le couple connaît finalement une séparation de corps en 1823⁷. Amable Bélair retourne alors vivre à Baie-Saint-Paul à titre de marchand.

Anne Fraser s'installe donc dans cette résidence en 1830. La présence d'un homme s'impose alors pour les travaux de la ferme et l'entretien des bâtiments. Malheureusement pour elle, Anne Fraser ne peut pas se remarier car son mari est toujours en vie. Finalement, le 5 février 1833, sa fille Antoinette, à peine âgée de 15 ans et 8 mois, épouse Célestin Desmeules, un cultivateur de La Malbaie. Le nouveau couple s'installe avec Anne Fraser dans la résidence; 5 enfants naîtront de cette union et se rendront jusqu'à l'âge adulte. An-

toinette Bélair décède prématurément, le 31 décembre 1847, sans doute à la suite des complications lors de son dernier accouchement survenu quelques jours plus tôt.

Étonnamment, Célestin Desmeules ne se remarie jamais malgré le lourd fardeau qui échoit sur ses épaules et celles de sa belle-mère. Cet improbable duo, avec 5 enfants à sa charge, demeure à la tête de la maison pendant une quinzaine d'années. Grâce au recensement de 1851, on connaît toutefois la présence de trois servantes dans la résidence dont Émélie Savard qui demeurera plusieurs années au service de la famille.

« John » Célestin Desmeules (1863-1894)

Entre 1830 et 1863, la maison demeure la propriété personnelle d'Anne Fraser. Le 4 février 1863, elle fait l'objet d'une donation « entre vifs » entre la fille de Malcolm Fraser et son petit-fils Jean Célestin Desmeules, souvent nommé John Desmeules dans les documents⁸.

Né le 30 mars 1835, à La Malbaie, il est le fils aîné de Célestin Desmeules et d'Antoinette Bélair. Jean Célestin étudie au Collège

Sainte-Anne de la Pocatière⁹ avant de poursuivre une formation d'arpenteur comme « apprenti pendant l'espace de trois années consécutives » auprès de Pierre-Alexis Tremblay¹⁰. Admis à la pratique le 10 mai 1858, Jean-Célestin est nommé agent des terres pour le gouvernement. Ses procès-verbaux d'arpentage s'étendent entre le 1er juillet 1859 et le 12 décembre 1895. Son travail l'amène sur la Côte-Nord et même dans l'Ouest canadien. En 1892, Jean-Célestin est nommé greffier de la paix¹¹.

Il épouse le 27 janvier 1864, à La Malbaie, Marie-Madeleine (Céline) Angers, fille d'Élie Angers et de Marie Perron. Elle est la sœur du notaire Élie Angers, de l'avocat Charles Angers et, surtout, de l'écrivaine Félicité Angers mieux connue sous le nom de Laure Conan, la première femme de lettres au Québec. En 1871, le recensement nous montre le couple Jean Célestin-Céline Desmeules vivre avec leurs 4 enfants et leur grand-mère, Anne Bélair (Fraser), qui décède le 3 mars 1877. À cette date, Célestin Desmeules, le père, réside alors à quelque distance de là chez son fils Joseph Desmeules jusqu'à son décès le 12 août 1874. Émélie Girard, la servante de toujours, est remplacée quelques années plus tard par Delphine Lapointe.

Charles Angers (1894-1901) et J.C. Desmeules (1901-1905)

Le 23 août 1894, le Shérif du district judiciaire de Saguenay reçoit un bref de saisie¹². La propriété est mise en vente à la criée, le 6 novembre, sur le perron de l'église. Le plus haut acheteur fut heureusement Charles Angers, beau-frère de Jean Célestin. La transaction est conclue le 15 novembre 1894 au prix de 330 piastres courantes.

Jean-Célestin et sa famille pourront demeurer dans leur résidence entre 1894 et 1901 malgré que la propriété demeure entre les mains de Charles Angers. Avocat d'envergure, il fut député fédéral de Charlevoix sous la bannière libérale entre 1896 et 1904 avant d'être battu par un certain Rodolphe Forget.

Depuis quelques années, Jean-Célestin à la tête d'une famille qui comprendra finalement 10 enfants est assailli de dettes. Le 9 février 1893, il fait saisir ses meubles. Encore une fois, Charles Angers avait protégé le tout. Le 18 juillet 1894, un jugement de cour reconnaît qu'il doit 1320 piastres à Charles Angers¹³. Par amitié pour son beau-frère et sans doute davantage pour sa sœur, Charles Angers rétrocède le 12 avril 1901 la maison à Jean Célestin Desmeules au coût de 400 piastres¹⁴. Les affaires semblent s'améliorer. Il est nommé juge de paix le 20 juillet 1904 mais il décède quelques mois plus tard, le 21 mars 1905.

Arthur Desmeules (1905-1956) et Paul Desmeules (1956-1968)

Jean Célestin Desmeules cède par testament sa résidence à son fils aîné Arthur « Kelley » Desmeules¹⁵. Né le 5 décembre 1871 à La Malbaie, il fut un temps marin et l'on retrouve ensuite sa trace dans le secteur de Pointe-au-Pic où Arthur Desmeules est agent chargé de la vente des billets pour le traversier reliant le quai à Rivière-Ouelle. Ce service permet alors de relier la région de Charlevoix au réseau ferroviaire continental et demeure populaire auprès des villégiateurs du Boulevard des Falaises. C'est sans doute dans le cadre de son travail qu'il fait la connaissance de Justine Langlais qu'il épouse le 26 septembre 1905, à Rivière-Ouelle. Au recensement de 1911, le couple réside d'ailleurs à Pointe-au-Pic avec ses trois enfants et une servante.

La maison de Cap-à-l'Aigle semble alors être habitée uniquement par sa mère Céline devenue veuve, sa sœur Marie et son frère Jean-Bap-



Abattu depuis peu, un ourson à bicyclette devant la résidence.

Coll. Musée de Charlevoix

tiste. En 1909, Charles Angers rétrocède les meubles et les offrent à sa sœur¹⁶. Céline Desmeules décède finalement en 1934 à l'âge vénérable de 94 ans. Arthur Desmeules retourne probablement vivre dans la résidence ancestrale suite à la fin du traversier entre Rivière-Ouelle et Pointe-au-Pic en 1920. Il occupe, selon ses descendants, divers emplois dans le domaine des transports. Arthur Desmeules décède le 5 octobre 1956. C'est son fils « Paulo », né le 17 avril 1912, qui hérite officiellement de la résidence en 1956¹⁷. C'est lui qui lance alors sur le site un projet original en lien avec la vocation touristique de Charlevoix.

Les Cabines Frais Air (1968-1993)

Les Cabines Frais Air, officiellement formées le 5 juin 1968, deviennent le 5 août 1968 les propriétaires de la maison Fraser suite à une vente de Paul Desmeules¹⁸. Ce dernier assure déjà depuis quelques années la gestion de l'entreprise qui offre des cabines en location pour les visiteurs de passage en automobile dans la région de Charlevoix. Très en vogue aux États-Unis, il s'agit d'une des rares manifestations dans la région de cette forme d'hébergement différente des chambres de motels classiques collées les unes sur les autres. Paulo Desmeules gère l'entreprise, jusqu'à son décès en 1985, en compagnie de sa femme Anne-Marie Lavoie. Leur fils Daniel Desmeules prendra ensuite la relève et habite quelques années avec sa famille dans la résidence Fraser-Desmeules.

Le Domaine Frais Air

Depuis juin 1991, l'entreprise connue maintenant sous le nom de Domaine Frais Air a connu des transformations majeures. Cette année-là, Benoît, Louise et Marc-



Maison Fraser-Desmeules vers 1950.

Coll. Musée de Charlevoix

André Gauthier deviennent les nouveaux propriétaires. L'entreprise familiale, Gestions Nord-Neige, avait débuté ses activités en 1986 en opérant la boutique de ski à la station du Mont Grand-Fonds. L'acquisition du Domaine Frais Air permet de venir ajouter une activité supplémentaire particulièrement pendant la période estivale.

Des rénovations importantes et la construction de nouveaux bâtiments, le tout réalisé sur plusieurs années, permettent aujourd'hui d'offrir

un type d'hébergement unique, soit 14 unités disponibles à toutes les saisons. Les visiteurs peuvent même résider dans une partie de la maison Fraser-Desmeules qui, rénoverée, peut être louée et offrent le confort d'une résidence ancestrale, une trace unique de l'histoire de Charlevoix.



LOCATION DE CHALETS
Ouvert à l'année

30, rue du Domaine
La Malbaie (secteur Cap-à-l'Aigle)
G5A 0A5

418 665-3318

Louise, Benoît et
Marc-André Gauthier,
propriétaires

www.domainefraisair.com

¹ Greffe du notaire Archibald Campbell (28 mai 1816). Acte numéro 1056. Environ 175 mètres de front sur 2 238 mètres de profondeur. Une superficie de 41 hectares

² Louis Pelletier. *La seigneurie de Mount Murray. Autour de La Malbaie, 1761-1860*. Sillery, Septentrion, 2008. p.92

³ « Fraser, John ». Dans *Dictionnaire des parlementaires du Québec de 1792 à nos jours*. Québec, Publication du Québec, 2009. p. 293-294.

⁴ Greffe du notaire Charles Chiniquy (2 avril 1817).

⁵ Greffe du notaire Charles-Herménégilde Gauvreau (30 décembre 1830). Acte 242.

⁶ Idem.

⁷ Pelletier, *op. cit.*, p. 111

⁸ Bureau d'enregistrement (Charlevoix 1). Acte numéro 5866.

⁹ Fonds Famille Desmeules (Musée de Charlevoix). Chemise Collège Sainte-Anne.

¹⁰ Idem. Document manuscrit daté du 18 février 1856 signé par Pierre-Alexis Tremblay.

¹¹ Laure Conan. *J'ai tant de sujets de désespoir. Correspondance, 1878-1924*. Recueillie et annotée par Jean-Noël Dion. Montréal, Les éditions Varia, 2002. p. 109.

¹² Bureau d'enregistrement (Charlevoix 1). Acte numéro 11671.

¹³ Bureau d'enregistrement (Charlevoix 1). Acte numéro 13109.

¹⁴ Bureau d'enregistrement (Charlevoix 1). Acte numéro 13109.

¹⁵ Bureau d'enregistrement (Charlevoix 1). Acte numéro 13870

¹⁶ Bureau d'enregistrement (Charlevoix 1). Acte numéro 14851.

¹⁷ Bureau d'enregistrement (Charlevoix 1). Acte numéro 38442.

¹⁸ Bureau d'enregistrement (Charlevoix 1). Acte numéro 51252.

Le dindon

Stratégie commerciale et valeurs identitaires dans Charlevoix

Par Normand Perron

Parmi les élevages qui ont caractérisé l'histoire agricole de diverses contrées on compte celui du dindon. Au Québec, ailleurs en Amérique du Nord et en Europe, la popularité de cet élevage et la consommation de dinde répondent à des besoins alimentaires et aussi à des particularités culturelles. Au cours de son histoire, le dindon a marqué divers aspects des cultures, y compris le langage. Nous le rappellerons brièvement dans un premier temps. Par la suite, nous nous attarderons à l'importance de l'élevage du dindon dans le comté de Charlevoix et, enfin, à sa mise en marché ainsi qu'à quelques aspects culturels d'une stratégie de mise en marché.

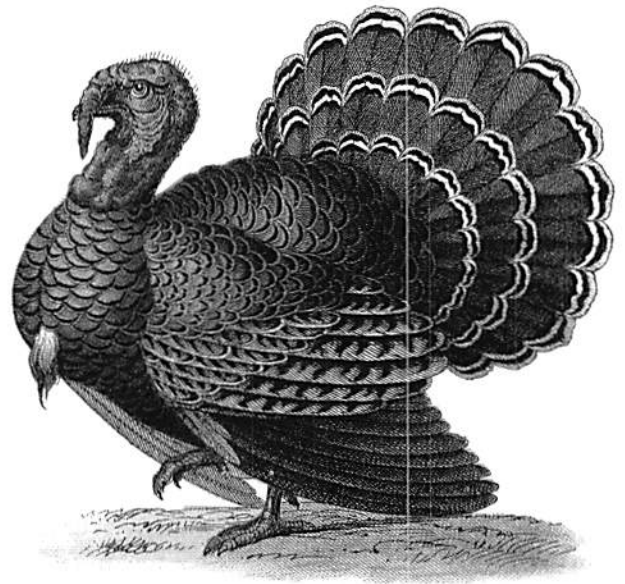
1. Le dindon : origine, consommation et culture

Comme les autres oiseaux, le dindon est un descendant des dinosaures. Le vélociraptor, dont les paléontologues ont retrouvé des squelettes en Mongolie, dans le désert de Gobi, en est l'ancêtre. Ce petit dinosaure, de la taille d'un humain, bipède et carnivore, a vécu il y a quelques 80 millions d'années¹. C'est un exemple remarquable de l'évolution des espèces. Pour s'adapter à de nouveaux environnements consécutifs à des cataclysmes géologiques et à des changements climatiques, le vélociraptor a rapetissé, développé des ailes, renforcé son plumage, appris à voler...et migré.

Il y a quelque 500 ans, des explorateurs et colonisateurs européens

partis à la conquête de l'Amérique ont observé le dindon alors présent au Mexique, aux États-Unis, dans le sud de l'Ontario et probablement dans l'extrême sud du Québec. Puisque les premiers explorateurs se croyaient dans les Indes, ils ont donné à l'oiseau le nom de « poule d'inde ». Au fil du temps, le mot « dinde » s'imposera. Pour leur part, les Anglais ont nommé ce même oiseau « turkey », le croyant originaire de Turquie. Ce sont les conquistadors espagnols qui ont introduit l'espèce en Europe en 1521. L'espèce a par ailleurs suscité des comparaisons avec d'autres oiseaux. En témoignent des textes du père Charlevoix et de Buffon qui, faisant office d'ornithologues, ont comparé la pintade (oiseau originaire de l'Afrique) et le dindon.

Le dindon que les explorateurs européens découvrent est un volatile sauvage², de la famille du faisan, plus petit que les races actuelles issues de croisements. Volatile sauvage, certes, mais pas totalement pour les Aztèques du Mexique qui avaient réussi à domestiquer cet oiseau, il y a déjà plus de 2 000 ans. Des recherches archéologiques démontrent en effet qu'ils élevaient le dindon en captivité et en consommaient la viande.



D'autres cultures intégreront aussi la viande de dinde à leur régime alimentaire. Il faut souligner l'importance du dindon à titre de met traditionnel dans certaines festivités. Aux États-Unis, le Thanksgiving (Action de grâce) le rappelle. D'ailleurs, dans ce pays, l'oiseau y avait une telle importance que les Américains ont même déjà envisagé d'en faire leur emblème national. Au Québec, on retrouve fréquemment la dinde dans le menu de Noël ou du Jour de l'An, en concurrence avec la tourtière, du moins dans certaines régions. Le choix de l'un ou de l'autre pourrait bien relever de l'appartenance à une communauté ethnique, mais aussi s'expliquer par la popularité croissante de la viande de dinde chez les consommateurs.

Toujours sur le plan culturel, la langue française, pour la prendre en exemple, a donné naissance à de savoureuses mais peu flatteuses expressions relatives à cet oiseau,

comme c'est le cas pour beaucoup de volatiles. Les expressions référant à cet oiseau querelleur reflètent souvent des comportements empreints d'idiotisme. Au sens figuré, on dira d'une femme sotte ou stupide qu'elle est une « dinde ». De quelqu'un qui fait les frais d'une mauvaise plaisanterie, qui a été dupé ou ridiculisé en public, on dira qu'il est le « dindon de la farce ». Expressions anciennes, mais toujours bien vivantes : récemment, dans un forum sur Internet, une jeune fille faisait part d'un sentiment ressenti

en discutant s'il fallait être « dinde » pour plaire aux garçons !

2. L'élevage du dindon dans Charlevoix

Les Jésuites, croit-on, ont introduit le dindon domestiqué en Nouvelle-France et dans la vallée laurentienne. On ignore précisément le moment où débute l'élevage du dindon dans Charlevoix, mais il est certain qu'on l'élève plus massivement au XIX^e siècle. À l'exemple des autres volatiles de la basse-cour, l'élevage du dindon est assez

peu exigeant à cette époque. De plus, un tel élevage ne nécessite nullement un climat favorable, un ensoleillement important et des terres arables riches.

Les recensements du XVII^e siècle rendent compte de la démographie seulement. Au XVIII^e siècle, le recensement de 1762 fait état de la présence des bœufs, vaches, jeunes bovins, moutons, chevaux et cochons, mais ignore le cheptel de volailles, signe que cet élevage va peut-être de soi. Les recensements de 1790, 1825 et 1831 ne s'attardent qu'à la population et celui de 1844, s'il donne des précisions sur les bêtes à cornes, chevaux, moutons et cochons, reste muet sur les oiseaux de la basse-cour. Il en sera ainsi jusqu'au recensement de 1891. Mais, chose certaine, dans une agriculture traditionnelle et aux productions diversifiées la ferme gardait poules et autres volatiles. L'élevage du dindon attire même l'attention des agents du développement agricole. Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, on observe que les journaux agricoles, entre autres la *Gazette des campagnes*, publient des articles sur le cheptel de la basse-cour et font état de l'élevage du dindon, annonçant des conférences et s'attardant à la méthode d'engraissement.

Au XX^e siècle, les recensements du Canada restent plutôt peu loquaces sur l'élevage des volailles. Le tableau 1 donne un aperçu de l'évolution du cheptel charlevoisien jusqu'au milieu du XX^e siècle. L'élevage du dindon progresse surtout au début du XX^e siècle, sans pour autant se comparer à celui des poules et des poulets. En 1911, il surpasse celui des oies en raison d'une demande croissante. Le

EXPOSITION de DINDONS

et VOLAILLES

Les 9 et 10 NOVEMBRE 1925

À LA BAIE SAINT-PAUL

À LA FERME SAINT-AUBAIN
(FERME FORGET)

\$300.00 en PRIX

Des conférences et démonstrations seront données par les juges.

Venez apprendre à connaître les bons sujets.

L'exposition sera un endroit propice pour la vente et l'achat de sujets reproducteurs.

La Société d'Agriculture du Comté de Charlevoix
(DIVISION "B")

Secrétaire: CHARLES SIMARD, BAIE SAINT-PAUL, Comté de CHARLEVOIX.

consommateur aurait préféré peu à peu le dindon à l'oie parce que plus gros.

Pour donner une idée de l'importance du dindon, l'occupant d'une ferme du comté de Charlevoix possède en moyenne, en 1911³, 5,24 dindes ou dindons, comparativement à 1,04 pour l'ensemble des fermes du Québec. Autre indicateur de l'importance du dindon est que le comté de Charlevoix détient environ 6 % du cheptel québécois en 1930, ce qui en fait un centre de

production important⁴. Les données statistiques ne permettent pas une étude par localité, mais on sait qu'en 1891 Saint-Hilarion et Saint-Urbain se distinguent dans cet élevage (tableau 2). Au début des années 1940, sur la base de données fragmentaires⁵, ce sont les localités de Baie-Saint-Paul, Rivière-du-Gouffre, Saint-Urbain et Saint-Hilarion qui s'imposent. Suivent dans une moindre mesure les Éboulements, l'île aux Coudres et Rivière-Malbaie. Les localités de l'ouest du comté paraissent alors s'être spé-

cialisées davantage dans cette production. Nous y reviendrons.

Dans l'ensemble, les agriculteurs charlevoisiens ont longtemps montré un enthousiasme mitigé pour l'accroissement de leur cheptel⁶. Seul le groupe des volatiles fait véritablement exception avec la croissance du dindon dans les années 1900 et surtout avec l'essor régulier de l'élevage des poules et du poulet depuis la fin du XIX^e siècle. Si le choix de la spécialité laitière est fortement valorisé vers la fin du XIX^e siècle, celui de l'élevage des volailles paraît bien seoir au comté de Charlevoix. L'aviculture est une activité qui peut prospérer dans une région éloignée des marchés de consommation et dans des environnements où d'autres élevages et cultures seraient peu propices. Les cercles agricoles, surtout après 1890, organisent des concours et dispensent des informations concernant cet élevage. Les sociétés d'agriculture et d'autres associations agricoles font de même. Le ministère de l'Agriculture du Québec devait croire au potentiel de l'aviculture dans Charlevoix puisqu'il y exploitait des stations avicoles, dont une à La Malbaie. Les producteurs peuvent profiter du passage des agronomes pour parfaire leurs connaissances. L'intérêt pour la volaille justifie l'existence d'un cercle d'aviculteurs à Baie-Saint-Paul au début des années 1930. L'aviculture est également à l'honneur chez certains cercles de fermières, tel celui de Saint-Fidèle⁷. D'ailleurs, on a longtemps attribué la responsabilité de la basse-cour aux femmes. Quand les associations agricoles de Charlevoix organisent des concours à l'intention des éleveurs de dindons, les bureaux de direction de ces sociétés ne font simplement

Tableau 1 : Évolution du cheptel avicole de Charlevoix, 1851-1951

	Poules et poulets	Dindons	Oies	Autres volailles
1851	n.d.	n.d.	n.d.	n.d.
1861	n.d.	n.d.	n.d.	n.d.
1871	n.d.	n.d.	n.d.	n.d.
1881	n.d.	n.d.	n.d.	n.d.
1891	32 046	2 655	5 845	430
1901	36 083	2 235	4 145	269
1911	48 802	10 298	7 562	n.d.
1921	48 227	11 099	5 672	n.d.
1931	62 816	n.d.	n.d.	22 905
1941	77 528	n.d.	n.d.	15 886
1951	129 988	21 744	1 033	22

Source : Recensements du Canada, 1852-1951.

Tableau 2 : Nombre de dindons par paroisse et moyenne par occupant de ferme dans le comté de Charlevoix, en 1891

Municipalités	1891	Moyenne par occupant
Baie-Saint-Paul	455	0,81
Île aux Coudres	55	0,6
Les Éboulements	65	0,23
La Malbaie	487	1,18
Petite Rivière	13	0,1
Pointe-au-Pic (village)	0	0
Sainte-Agnès	102	0,39
Saint-Fidèle	32	0,23
Saint-Hilarion	766	4,79
Saint-Irénée	54	0,43
Saint-Siméon	0	0
Saint-Urbain	626	4,35
Total du comté Charlevoix	2 655	1,06

Source : Recensement du Canada, 1891.

que présenter un concours en lien avec l'une des spécialités agricoles de la région.

Il est bien possible que le choix de cette spécialité ait été influencé par la demande pour ce produit qui, avec d'autres denrées agricoles, trouve preneur à Québec et à Montréal. Les agriculteurs ont pu aussi satisfaire, surtout dans un premier temps, à une demande locale auprès des villégiateurs et des établissements hôteliers, même si la saison de production pour la vente en automne ne correspondait pas réellement à celle de la villégiature⁸. Il faudrait connaître davantage le calendrier de production (naissance, engraissement et âge de la vente des dindonnas) et la mise en marché avant les années 1920 pour évaluer cette possibilité. Toujours à propos de l'écoulement de la production, la question reste en suspens, d'autant plus que les Charlevoisiens consommaient apparemment peu de viande de dinde. On rapporte même ce propos : « les dindes on les vend aux villégiateurs, nous on n'en mange pas⁹ ». Selon l'époque où il se situe et la partie de la région qu'il habite, il se pourrait bien qu'un producteur de dindons ait répondu aux besoins locaux de la villégiature ou à la demande des marchés extrarégionaux.

L'élevage du dindon et sa mise en marché progressent dans les premières décennies du XX^e siècle dans la foulée de la modernisation de l'agriculture. Le géographe Raoul Blanchard signale que des fermes charlevoisiennes possèdent des troupeaux de plus de 100 têtes au début des années 1930 et que l'on écoule les produits de cet élevage en décembre, à Baie-Saint-Paul où se rassemblent des acheteurs de Québec et de Mon-

tréal¹⁰. À cette période de l'année, le froid facilite la congélation de la viande. De plus, on devine que les producteurs s'ajustent à la demande entourant la fête de Noël et le Nouvel An. Chose certaine, Baie-Saint-Paul est au cœur de la vente du dindon, ce qui a pu stimuler l'élevage dans les paroisses environnantes. En 1936, le curé de Saint-Placide insiste même auprès de ses ouailles afin qu'ils vendent leur production à Baie-Saint-Paul par l'intermédiaire du « Cercle des éleveurs de dindons de Charlevoix », cela dans l'espoir d'un meilleur profit pour ses paroissiens.

Malgré des succès, cet élevage paraît moribond au tournant des années 1930. Il est possible que des maladies infectieuses affectent depuis longtemps les troupeaux, surtout qu'ils sont en liberté, donc plus vulnérables. Il est surtout probable que la crise économique porte un dur coup au dindon dont la consommation est en partie associée à des temps de festivités et à une forme de luxe. De plus, le déclin du dindon dans les années 1930 est peut-être relié à la forte expansion de l'élevage du poulet que privilégie le Couvoir coopératif de Baie-Saint-Paul. C'est également l'époque où, à l'initiative de Philippe Dufour, un gros agriculteur des environs de La Malbaie, naît la Poulette Grise Inc., une compagnie qui cesse ses activités peu de temps après son acquisition par la Coopérative de Dorchester en 1997. La mise en place d'un couvoir coopératif et l'implantation d'une industrie dans l'abattage du poulet ont certes contribué à dynamiser le secteur avicole de la région.

En dépit d'efforts bien sentis, l'élevage du dindon paraît être une spécialité fragile. Selon un aviculteur

envoyé dans Charlevoix, la pratique d'un élevage trop consanguin et une alimentation peu soignée en sont les principales causes¹¹. Il juge le cheptel plutôt mal en point dans les années 1920. Néanmoins, il semble bien que les années 1930 aient marqué un début d'amélioration du cheptel, ce qui a pu stimuler la reprise de la production de dindons après la crise économique et dans les années 1940. Le Couvoir coopératif de Baie-Saint-Paul, fondé en 1932 au cœur de la crise économique, compte parmi ses objectifs celui de favoriser l'élevage de race pure¹² et il a pu directement ou indirectement, par l'exemple, contribuer à l'amélioration du cheptel avicole. Pour les volailles, en général, le comté de Charlevoix ne déclare que 158 animaux de races en 1901, mais 3 193 en 1941, selon les recensements du Canada.

On connaît néanmoins assez peu de chose sur le cheptel de dindons de Charlevoix de cette époque et sur l'amélioration de la race, laquelle est connue sous le nom « Charlevoix », une variété aux dindons plus petits que la majorité sinon la totalité des dindons que l'on trouve de nos jours. On sait que cette variété de dindon a une bonne réputation, cela depuis des dizaines d'années. Ce petit dindon d'environ 10 livres (4,5 kilos) est particulièrement apprécié pour sa viande. Connue aussi sous le nom de bronzé de Charlevoix, ce petit dindon a intéressé des chercheurs du département de l'Agriculture des États-Unis en 1934¹³. Cette variété a maintenant presque disparu, quoiqu'une ferme (ferme Lescaut de Michel Boulianne et Linda Letouillier¹⁴) possédait des dindons de race Charlevoix encore récemment. À propos de ce dindon, les propriétaires de cette ferme soulignent qu'il appartient à la variété



Elevage de dindons.

Photo : Normand Perron

la plus productive, qu'il est moins lourd que la variété américaine dite « améliorée », que c'est un oiseau résistant, qu'il est plutôt rare de perdre les jeunes oiseaux, que les femelles sont de bonnes pondeuses, que les mâles s'accouplent sans difficulté¹⁵ et que la viande a un excellent goût. Son élevage a néanmoins reculé devant d'autres espèces, en particulier le dindon à « poitrine large » que préfèrent les consommateurs et que, du coup, privilégient les producteurs.

3. Le « Murray Bay Turkey »

De nos jours, la question d'appellation réservée pour un produit du terroir fait partie de plus en plus des stratégies de mise en marché. Ainsi fait-on référence à l'agneau de Charlevoix (une appellation réservée depuis 2009¹⁶) et à des projets d'appellation pour des produits horticoles, pour le fromage provenant de lait de vaches canadiennes, ou encore pour les produits de la mer (crevettes d'une région, à titre

d'exemple), etc. Il est particulièrement intéressant que des producteurs aient utilisé, il y a près d'un siècle, la dénomination « Murray Bay Turkey » pour mettre en marché un produit et le valoriser. Les origines de cette initiative restent peu étudiées. On sait néanmoins que l'industrie de la pêche avait déjà tiré parti de l'image projetée par Murray Bay (Pointe-au-Pic - La Malbaie). À la fin du XIXe siècle, les lacs dans les environs de Sainte-Agnès, à proximité de La Malbaie, font l'objet d'une pêche commerciale. Les prises étaient écoulées sur le marché de New York où l'on profitait de la renommée touristique de Murray Bay. Les produits de la pêche pour combler les besoins des villégiateurs et des établissements qui accueillent des visiteurs étaient bien connus, puisque les habitants et les braconniers les approvisionnaient.

Dans le cas du dindon, cette « appellation » rappelle une volonté des agriculteurs de retirer un meilleur

profit de l'agriculture. Le nom de Murray Bay était vendeur au Canada anglais et aux États-Unis et les agriculteurs charlevoisiens croient avantageux d'utiliser l'image prestigieuse que les villégiateurs véhiculent de Murray Bay¹⁷. Les agriculteurs veulent donc mettre en valeur un produit qui s'identifie à diverses valeurs des villégiateurs. La tradition de la villégiature dans Charlevoix relève entre autres de la construction d'images de la région. Charlevoix, c'est le pays de la nature, avec son air pur, son eau limpide, ses vertus curatives. C'est l'environnement recherché en opposition à celui malsain de la ville, ce qui incitait les riches villégiateurs à des séjours prolongés en campagne.

C'est dans un environnement privilégié que sont élevés les dindons dans Charlevoix et leur réputation ne peut qu'aller de pair avec celle de la région. Le milieu de vie et la saveur de sa viande en font la re-

nommée. La méthode d'élevage peut également impressionner. On nourrit les dindons aux grains – parfois avec du lait – et ils circulent librement, même trop librement puisque, à l'instar d'autres animaux, ils peuvent endommager les champs des voisins. En 1923, le curé de Saint-Placide, révèle son cahier de prônes, se dit attrister par le gaspillage « d'une bonne partie de sa récolte par les volailles – surtout les dindes. Ce qui est plus triste encore, c'est qu'on les laisse courir à volonté chez les voisins... ». Néanmoins, en ce début de XX^e siècle, le dindon élevé dans la belle nature du pays de Charlevoix ne pouvait qu'être réputé, même si bientôt on se questionne sur la qualité génétique de la race, les maladies infectieuses et les méthodes d'élevage.

Au fil des décennies, l'élevage du dindon a évolué dans son importance et dans ses méthodes. Les éleveurs ont répondu à la demande et se sont adaptés aux changements en cours dans l'agriculture. Ils se sont préoccupés de mise en marché à travers les encans de vente que favorisent leurs associations agricoles. Il y eut en outre l'initiative en faveur d'une marque de commerce. À cet égard, l'utilisation de la marque de commerce Murray Bay Turkey est instructive. Certes, dans les premières décennies du XX^e siècle, les éleveurs de dindons de Charlevoix sont peu préoccupés par les règles qui régissent actuellement les appellations réservées. Ils ont néanmoins voulu élaborer une stratégie d'identification commerciale. Du moins, on en trouve les traces d'un balbutiement. Ils ont alors choisi de miser sur l'image que projetait leur environnement

en exploitant ses vertus et en associant leur produit à la perception que les villégiateurs véhiculaient de la région. Pour mettre en vedette un produit régional, ils ont tablé sur une image qui se fonde sur des valeurs identitaires attribuées à leur milieu de vie.

L'intention de recourir à une marque de commerce est un exemple historique intéressant et d'actualité dans le contexte de mise en valeur de spécialités régionales et d'appellations réservées. Peut-être que l'élevage du petit dindon de Charlevoix renaîtra-t-il un jour, compte tenu du développement des spécialités agricoles, d'une demande croissante pour le dindon, de la faveur des consommateurs pour les produits biologiques et aussi en raison d'une préoccupation pour les variétés du règne animal et végétal en voie de disparition.

¹ Sur les origines du dindon, voir, entre autres, un documentaire diffusé le 29 janvier 2013 à Radio-Canada, sur la chaîne Explora : *Évolutions – Le dinosaure* (réalisé en 2008).

² Sur le dindon sauvage, voir Marc Whissel, *Biologie, chasse et aménagement du dindon sauvage au Québec*, Fédération québécoise des chasseurs et pêcheurs et Sécurité nature, 2^e édition, 2005, en particulier la section « Historique du dindon sauvage en Amérique du Nord ». On peut aussi consulter cet ouvrage en version électronique. Divers sites Internet font état de l'histoire du dindon sauvage. La population de dindon sauvage, presque disparu il y cent ans, est aujourd'hui en croissance. L'oiseau peut même être chassé.

³ *Recensement du Canada*, 1911.

⁴ Normand Perron et Serge Gauthier, *Histoire de Charlevoix*, Québec, PUL-IQRC, 2000, voir le chapitre 7 qui traite diverses questions relatives à l'agriculture.

⁵ Québec, ministère de l'Industrie et du Commerce, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles, 1942, Comté de Charlevoix*, Québec, 1942, pages diverses.

⁶ Sur l'évolution et les transformations de l'agriculture dans Charlevoix, voir Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, 318 p.

⁷ *Documents de la session du Québec*, vol. 60, no 2, 1925-1926, Rapport du ministre de l'Agriculture, 1925-1926, Le service de l'élevage et de l'aviculture, p. 125.

⁸ Ce n'est pas toujours le cas. On sait, par exemple, qu'à la fin du XIX^e siècle la villégiature a une incidence sur l'utilisation du lait en saison estivale. Dans les environs de La Malbaie, les agriculteurs vendraient davantage le lait en nature plutôt que de le livrer aux fabriques pour la transformation. Voir Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix...*, p. 84.

⁹ Propos rapporté par Serge Gauthier sur les souvenirs de son père, Léonard Gauthier, un agriculteur de Saint-Irénée (6 février 2013).

¹⁰ Raoul Blanchard, « Études canadiennes : III. _ Le rebord Nord de l'estuaire et du golfe du Saint-Laurent », *Revue de géographie alpine*, tome 20, n^o 3, 1932, p. 407-561, voir p. 545.

¹¹ *Le Journal d'Agriculture*, septembre 1919, p. 43-44.

¹² À cette époque, d'autres organisations pour favoriser l'élevage de race pure sont mises sur pied. Par exemple, dans le cadre d'une politique développée en 1928 par le ministère de l'Agriculture du Québec, avec la collaboration du ministère canadien de l'Agriculture et de la Société des Éleveurs de race pure, la paroisse de Baie-Saint-Paul est ciblée pour l'établissement d'un centre d'élevage. Un cercle est alors fondé, les promoteurs ayant réussi à recueillir l'adhésion d'un minimum de 20 agriculteurs qui s'engageaient à acquérir au moins une truie de race pure. Voir *Documents de la Session du Québec*, vol. 64, no 2, 1929-1930, Rapport du ministre de l'Agriculture, 1929-1930, Service de l'agronomie, p. 63.

¹³ <http://breedsavers.blogspot.ca/2011/04/charlevoix-turkey.html>. Article en date du 3 avril 2011 et consulté le 18 avril 2012.

¹⁴ http://www.lescaut.com/ancien_public/les_oiseaux.htm, consulté le 18 avril 2012.

¹⁵ Les femelles des variétés de dindon à « poitrine large » doivent être inséminées artificiellement pour assurer la fécondation des œufs.

¹⁶ Au Québec, une loi permet les appellations réservées depuis 1996, à condition, bien sûr, de répondre à un ensemble d'exigences.

¹⁷ Sur la villégiature et les villégiateurs dans Charlevoix, voir Philippe Dubé, *Deux cents ans de villégiature dans Charlevoix : l'histoire du pays visité*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, 336 p.

¹⁸ Plutôt que de vendre la totalité du lait aux fabriques, des agriculteurs en utilisaient une partie pour nourrir entre autres les animaux à fourrure (visons, renards) et des dindons, une pratique pour le moins discutable.

Vous êtes un entrepreneur et avez des projets de croissance ?

Vous souhaitez démarrer une entreprise ?

Le Centre local de développement de la MRC de Charlevoix-Est est votre **guichet multiservices** dans les domaines du **démarrage** et du **développement** des entreprises des secteurs industriel, commercial, agricole, touristique, culturel et patrimonial, forestier, de l'environnement et de l'économie sociale.



LE CLD EN 2012

679 dossiers

Orientation, référence, plan d'affaires, recherche de financement.

1 350 852\$

En investissements, dans les huit municipalités de la MRC Charlevoix-Est.

PROFITEZ DE NOTRE EXPERTISE!

6, rue Desbiens, bur. 100

Clermont (Qc) G4A 1B9

418 439 4614

Heures d'ouvertures :

Lundi au vendredi

8h30 à 12h00 et 13h00 à 16h30

www.cldcharlevoixest.ca



Une banque de terres pour la MRC de Charlevoix-Est

Êtes-vous propriétaire d'une terre agricole ?

Un agriculteur qui pense prendre sa retraite ?

Vous aimeriez vendre, louer ou prêter vos terres agricoles ?

Ou vos bâtiments ?

Développé par la MRC Brome-Missisquoi, il vise à jumeler des aspirants agriculteurs avec des propriétaires de terres agricoles sur le territoire. Si le projet vous intéresse, veuillez nous contacter.

Dites-le nous! Nous aimerions mettre à votre disposition l'outil banquedeterres.ca.

POUR PLUS D'INFORMATIONS

Laurence Côté, *agronome*

Agente de développement agroalimentaire

418 439 4614 poste 5940



Agriculture et industrie dans Charlevoix aux XIX^e et XX^e siècles : changement ou sclérose?

Par Normand Perron

Les recherches effectuées à la fin des années 1990 pour la préparation d'une synthèse d'histoire sur la région de Charlevoix laissaient un peu l'impression que l'historiographie s'était limitée surtout au tourisme et à la villégiature. Une conséquence de cette impression était, à tort ou à raison, qu'au fil du temps, les gens du pays de Menaud n'avaient guère été sensibles au développement agricole et industriel et qu'ils vivaient dans une société quasi immobile, où presque rien n'a changé ou ne doit changer. Qu'ont permis les recherches effectuées il y a déjà une quinzaine d'années? De conforter cette impression? De la rectifier? De rendre compte d'une autre vision de l'économie? En somme, quelles ont été les attitudes des habitants de Charlevoix face aux transformations agricoles et plus largement de l'économie.

Jusqu'à l'aube du XIX^e siècle, Charlevoix constitue un territoire encore très peu peuplé. Outre

l'agriculture, la chasse et la pêche, essentielles à la subsistance, et outre le commerce des fourrures, la chasse et la pêche commerciales, les autres activités économiques ont relevé surtout de la production de goudron, reliée à la présence de pins, et à la mise en valeur du potentiel minier. La production de goudron n'a jamais atteint les succès attendus et les forges du Saint-Maurice ont plus ou moins hypothéqué l'exploitation du minerai de fer dans les environs de Baie-Saint-Paul et Saint-Urbain. Ce sont des projets pour lesquels les gens du milieu avaient bien peu à dire puisque ce sont les décisions prises autour de l'exploitation de ces ressources revenaient aux autorités coloniales.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, la population s'accroît et Charlevoix prend les allures d'une société mieux articulée, surtout avec la fondation de paroisses et avec les nouvelles structures relatives aux institutions municipales,

scolaires et judiciaires et aussi avec les associations que l'on crée, entre autres les sociétés d'agriculture vers le milieu du siècle. Pré-tendre que cela s'est concrétisé sans résistance, sans opposition, serait insoutenable. D'une manière générale, pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les tollés que suscitent parfois les changements de nos jours.

Qu'en est-il des attitudes des gens de la région pour la mise en valeur de leur milieu sur les plans individuel et collectif? Les belles terres du lac Saint-Jean font miroiter un meilleur avenir pour les plus aventureux ainsi que pour ceux qui souhaitent l'établissement de leurs enfants sur des terres agricoles. Ce sont des habitants de Charlevoix qui, à l'aide de pétitions, demandent à l'État l'abolition des privilèges détenus par la Compagnie de la Baie d'Hudson et l'ouverture du Royaume du Saguenay à la colonisation agricole. Cela mène finalement à la création de la Société des Vingt-et-Un et à la colonisation des terres saguenéennes, quoiqu'il faille reconnaître que les préoccupations de colonisation agricole et celles d'exploitation de la forêt se mêlent allégrement chez les Vingt-et-Un. Il importe par ailleurs de rappeler la présence d'entrepreneurs locaux dans l'exploitation forestière. On exploite des scieries tôt au XIX^e siècle. On reconnaît même l'habileté d'un Mars Simard qui, dans ses relations avec la famille Price de Québec, sut bien tirer son épingle du jeu.



Élevage de moutons.

Coll. SHC

Chose certaine, face aux projets de colonisation agro-forestière, les habitants ne se montrent pas rébarbatifs. Au contraire, beaucoup y adhèrent, si l'on se fie au nombre de migrants qui partiront vers la terre promise du Saguenay—Lac-Saint-Jean.

Dans le domaine agricole, on perçoit pourtant les agriculteurs comme apathiques, tout au moins peu progressifs. Ils n'ont, en effet, guère bonne réputation avec leur entêtement à privilégier la culture du blé, ou encore avec le maintien de certaines techniques agricoles déjà quasi désuètes dans les régions voisines. À leur décharge, la qualité du patrimoine agricole laisse globalement à désirer et le climat (ensoleillement, température, régime des précipitations, période libre de gel, etc.) est gênant. Pendant des décennies les agriculteurs charlevoisiens dénotent néanmoins assez peu de réceptivité aux enseignements des sociétés d'agriculture locales, sous prétexte de l'incapacité de celles-ci à répondre aux véritables besoins des agriculteurs. Les tenants du changement agricole seront souvent sévères pour ceux qu'ils jugent croupir dans la routine. Les agriculteurs sont-ils pour autant rebelles à tout changement?

Il semble bien que non, selon un constat sur leurs attitudes et sur leurs agissements. Ainsi, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, à l'époque où se fondent les cercles agricoles locaux, les paysans participent à la vie de ces cercles, comme les y invitent les curés de paroisse, qui comptent alors parmi les principaux promoteurs de ces associations agricoles. Sous les auspices des cercles agricoles, bon nombre d'agriculteurs

s'inscrivent aux concours les plus divers, ce qui les incite à l'adoption de techniques agricoles modernes. De même, comme leurs confrères d'autres régions, ils concourent au Mérite agricole. La participation aux concours, faut-il le souligner, est une source d'émulation et de progrès.

C'est également en cette fin de XIX^e siècle, sans véritable retard sur d'autres régions du Québec, que les habitants optent pour la production de fromage puis de beurre en fabrique. La transformation du lait en fabrique constitue une formidable innovation et oblige à des changements d'attitudes et organisationnels d'une ampleur mésestimée. Ainsi la production de beurre et de fromage en fabrique nécessite une forme nouvelle de coopération, ce qui, du coup, oblige l'agriculteur à renoncer à sa totale autonomie. En outre, la production en fabrique force l'agriculteur - et sa famille - à une organisation différente du travail quotidien et saisonnier. De même, elle lui impose de nouvelles règles en ce qui concerne la production du lait, les conditions sanitaires, la mise en marché des produits laitiers, etc. Les agriculteurs charlevoisiens se révèlent-ils individuellement et collectivement réfractaires à ce changement ? En d'autres mots, la culture paysanne va-t-elle prendre un risque et, le cas échéant, encaisser le choc ? Certes, dans quelques paroisses, l'ouverture de fabriques s'est matérialisée dans l'adversité. Par contre, la seule localité de Baie-Saint-Paul - la première, en 1882, à disposer d'une fabrique dans Charlevoix -, a à son actif pas moins de sept fromageries en 1897. D'autres localités suivront l'exemple de Baie-Saint-Paul avec plus ou moins de retard pour diverses raisons, comme à La Malbaie où les agri-

culteurs écoulent leur production de lait pour répondre d'abord à la demande de milliers de villégiateurs en lait nature.

Malgré ces avancées, l'agriculture ne rapporte pas toujours les dividendes escomptés. Loin de là, le rappelle les plaintes des agriculteurs à propos du peu de rentabilité des activités laitières. Il faut dire que des pratiques fort discutables dans l'alimentation du cheptel laitier et même dans l'utilisation du lait n'arrangeaient nullement les choses. Pour compenser, certains misent sur d'autres activités agricoles, dont l'élevage de volailles et d'animaux à fourrure. Cette dernière spécialité est fort rentable certes, mais très spéculative en raison des risques qui y sont associés. La Crise économique des années 1930 sera néfaste pour ces éleveurs.

Chose certaine, on n'est nullement insensible aux possibilités de revenus qu'offrent les produits agricoles. L'élevage de la volaille progresse rapidement à compter des années 1920. On se démarque aussi dans la production du dindon, un domaine où le comté de Charlevoix se distingue par son importance. Des producteurs font même preuve d'un souci pour la mise en marché et vendent leurs dindons à New York sous le label de Murray Bay Turkey. Ils identifient ainsi leurs dindons à la région que les visiteurs américains apprécient pour sa nature lors de leur séjour. Certes, l'idée d'une appellation réservée comme c'est le cas de nos jours pour l'agneau de Charlevoix ne les effleure pas. Reconnaissons cependant une attitude plus agressive pour la mise en marché.

En parallèle au développement agricole, celui de la mise en valeur



Moissons à Saint-Hilarion.

Coll. SHC

du domaine forestier se poursuit au XX^e siècle. On rêve de faire pareillement aux régions voisines et on envie, en particulier, la réussite industrielle du Saguenay. Comme chez d'autres régions du Québec, l'implantation d'une usine de papier s'annonce remplie de promesses. Elle se concrétise avec l'usine de pâte de la chute Nairne (berceau de la compagnie Donohue), à l'origine de la fondation de Clermont. Le développement minier, qu'il s'agisse du mica ou du fer, reste aussi pour l'essentiel le fait d'entreprises et d'entrepreneurs étrangers à la région. Ici, tantôt la concurrence, tantôt les difficultés techniques auront raison de toutes les relances. Ces insuccès transforment autant de fois les espoirs des élites régionales en amères déceptions, elles qui voyaient dans la mise en valeur des ressources minérales un levier pour le développement économique. Au-delà des réussites et des échecs des projets industriels, il reste que le mode ouvrier est porteur d'un autre mode de vie et de nouveautés, ce qui signifie des changements économiques, sociaux et culturels.

Le XX^e siècle est aussi fortement marqué par l'expansion de la vil-

légiature et du tourisme de masse, avec ses retombées sur l'hébergement, sur la restauration, sur l'artisanat, etc. Si l'affirmation de la villégiature est surtout l'affaire de promoteurs de l'extérieur de Charlevoix depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, celle du tourisme de masse s'inscrit dans une perspective différente. L'industrie touristique se fonde sur l'accroissement du temps de loisirs et les progrès du transport individuel que permet l'automobile surtout après les années 1920. Au fait des possibilités nouvelles qu'offrent l'automobile, les ministères qui sont responsables de la Voirie au Québec entreprennent un programme d'amélioration des infrastructures routières. L'État espère bien que cette nouvelle manne profitera aux régions dont les économies peinent, entre autres celles de la Gaspésie et de Charlevoix.

C'est toutefois davantage dans la deuxième partie du XX^e siècle que l'industrie touristique est confirmée comme un segment important de l'économie régionale. Un rapport de l'économiste François-Albert Angers prône déjà dans les années 1940 la prise en charge par le milieu de son industrie touristique. Dit

d'une autre manière, le temps est venu pour les Charlevoisiens de faire leur l'économie et la culture des loisirs, de se les approprier pleinement. Les politiques de l'État aidant, surtout avec la volonté de modernisation rapide de l'économie québécoise à compter des années 1960, on en viendra à accorder à l'industrie touristique une place prédominante, à un point tel que ce secteur d'activités économiques monopolisera presque toute l'attention. Peut-être a-t-on placé trop d'espoir dans le tourisme ? Surtout lorsque l'on connaît son caractère saisonnier – du moins jusqu'à récemment. Surtout encore lorsque l'on sait que le tourisme est longtemps apparu comme la solution du dernier recours pour les économies faibles. La question mériterait d'être approfondie.

Les recherches effectuées à la fin des années 1990 ouvraient la voie à de nouvelles interrogations sur l'avenir de l'économie régionale. On remarquait les difficultés à lesquelles l'industrie forestière était exposée. Aujourd'hui, près d'une quinzaine d'années plus tard, on a presque le sentiment d'une prophétie de malheur. Devant la surproduction de papier, en particulier, devant la plus grande rareté de la matière première et face aux changements technologiques en cours dans le monde de l'électronique, l'inquiétude garde tout son sens.

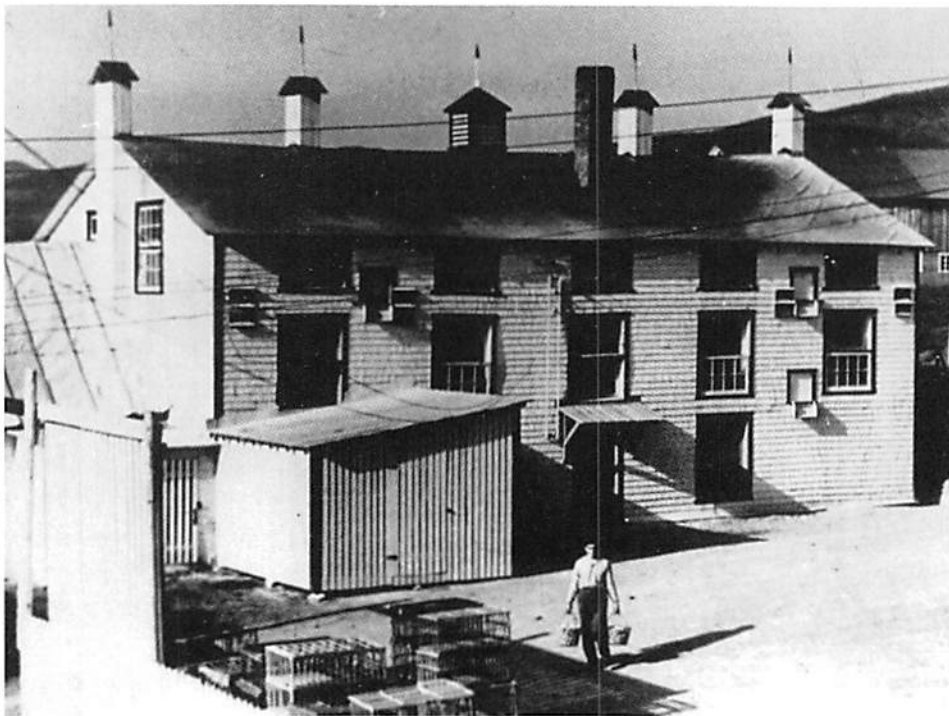
On soulignait également le combat constant des milieux agricoles, se rappelant sans doute le manque de relève, la précarité financière des fermes et les conditions entourant le commerce des produits agricoles, localement et à l'échelle planétaire. On se souvient d'ailleurs de la fermeture de

la Poulette Grise, spécialisée dans l'abattage du poulet. Il y avait toutefois des raisons d'envisager l'avenir avec un peu d'optimisme. En effet, les progrès des technologies agricoles, les productions biologiques, le développement de spécialités et, bien sûr, les goûts et les exigences des consommateurs, laissaient alors croire que le milieu agricole pouvait prospérer.

On s'interrogeait encore sur l'avenir du tourisme. Non que les activités touristiques risquaient de

disparaître, mais surtout sur le fait que la région était en forte concurrence avec ses voisines, sur le fait que l'attrait d'une région pouvait être une mode avec ses hauts et ses bas, de même que sur les effets du tourisme dans la vie quotidienne des habitants et sur le devenir de certaines municipalités. Les mêmes observations valent encore et, chose certaine, la concurrence demeure toujours rude. Plus que jamais, la réussite de l'industrie touristique oblige et obligera à l'innovation.

Que conclure? Premièrement, malgré qu'elle soit modeste, on est en présence d'une économie diversifiée avec, entre autres, des emplois en agriculture, en industrie et dans les différents secteurs de services, dont ceux reliés aux activités touristiques et ceux, bien évidemment, associés à l'éducation et au domaine de la santé. Deuxièmement, les Charlevoisiens ont été capables d'initiatives, en dépit de conditions parfois bien contraignantes sur le plan des ressources, du transport et de l'environnement. Troisièmement, les changements qui surviennent dans le monde économique apparaissent plus que jamais des défis. Ils mettent sûrement en danger certains acquis, mais convenons qu'ils peuvent offrir de nouveaux choix. Le pays de Menaud de demain continuera sûrement aussi d'être celui des nouveaux choix. Enfin, en quatrième lieu, les choix ont influencé dans le passé la dynamique culturelle et ils l'influenceront dans le futur. Peut-il être autrement? Comme une langue vivante, une culture emprunte des uns et des autres, évolue, se transforme, conserve des traits originaux comme son patrimoine, mais n'est surtout pas figée.



Dans les premiers temps de la Poulette Grise.

Coll. SHC

Sources et bibliographie :

- 1980 – PERRON, Normand, « Genèse des activités laitières, 1850-1960 », dans SÉGUIN, Normand, sous la direction de, *Agriculture et colonisation au Québec. Aspects historiques*, Montréal, Boréal Express, p. 113-140.
- 2000 – PERRON, Normand et GAUTHIER, Serge, *Histoire de Charlevoix*, [Sainte-Foy], PUL/IQRC, 2000, 391 p. (Coll. « Les régions du Québec, n° 14 »).
- 2001 – PERRON, Normand, « L'économie de Saint-Placide », *Revue d'histoire de Charlevoix*, n° 37, juin 2001, p. 14-21.
- 2002 – GAUTHIER, Serge et PERRON, Normand, *Charlevoix*, [Québec], PUL/IQRC, 176 p. (Coll. « Les régions du Québec – histoire en Bref », n° 4). Aussi en version anglaise : 2002 – GAUTHIER, Serge et PERRON, Normand, *Charlevoix*, [Québec], PUL/IQRC, 2002. 176 p. (Coll. « Regions of Quebec – A Brief History », n° 4).
- 2003 – GAUTHIER, Serge et PERRON, Normand, *Charlevoix*, site Encyclobec : <http://www.encyclobec.ca/main.php?docid=16> (Cet article est une introduction à l'histoire de Charlevoix). D'autres articles de ce site (<http://www.encyclobec.ca>) fournissent des informations variées sur la région charlevoisienne.
- 2003 – PERRON, Normand, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, xvi-316 p. (Coll. « Géographie historique »).
- 2003 – GAUTHIER, Serge et PERRON, Normand, « Charlevoix, une histoire de regards », *Histoire Québec*, vol. 9, n° 1, juin 2003, p. 3-6.
- 2003 – PERRON, Normand, « Innovation et agriculture charlevoisienne », *Revue d'histoire de Charlevoix*, n° 44, octobre 2003, p. 19-26.
- 2004 – PERRON, Normand, « Un agriculteur au milieu du XX^e siècle face à l'innovation », p. 77-84, dans Camil Girard et Gervais Tremblay, sous la direction de. *Le Grand-Brûlé. Récits de vie et histoire d'un village au Québec. Laterrière, Saguenay. 1900-1960*, [Québec], Les Presses de l'Université Laval, 422 p.
- 2006 – PERRON, Normand, « Entre culture et science. L'État, l'innovation et le changement agricole dans la région de Charlevoix à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle », dans *Scientia Canadensis* (Revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine/Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine), vol. 29, n° 1, 2006, p. 29-48.
- 2008 – PERRON, Normand, « Clergé, innovation et environnement culturel des agriculteurs de la région de Charlevoix (Québec) entre 1850 et 1910 », dans QUELLIER, Florent et PROVOST, Georges, *Du ciel à la terre*, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 247-259.
- 2013 – PERRON, Normand, « Dindons, stratégie commerciale et valeurs identitaires dans Charlevoix », *Revue d'histoire de Charlevoix*, été 2013.

Moi et l'autre

Mon enfance et mon adolescence dans Charlevoix

Par Serge Gagnon

Ce récit de vie m'a été inspiré par la belle Histoire de Charlevoix de Normand Perron et Serge Gauthier, parue en l'an 2000 dans la collection Histoires régionales de l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC). Serge Gauthier m'a demandé une prestation orale présentée à un colloque tenu à l'automne 2011 pour souligner le dixième anniversaire du livre : je devais évoquer mon enfance et ma jeunesse dans Charlevoix en tenant compte des influences subies par l'autre, l'estivant anglophone. En voici la version écrite... et augmentée...

Mon enfance

Né à Sainte-Agnès le 4 novembre 1939, j'ai construit mon identité dans une famille où j'ai apprivoisé tradition orale et culture écrite. Mon père était analphabète. Il signait son nom péniblement. Personne n'a jamais pu savoir combien de temps il a fréquenté l'école. Sa connaissance de la vie en forêt, son habileté à chef-d'œuvre m'ont toujours ébloui. Me voyant incapable de planter un clou, il m'avait un jour exprimé son affection à la manière rugueuse et pudique de son temps : «si tu ne te fais pas instruire, tu vas crever de faim». Son propre père l'ayant amené en forêt vers l'âge de treize ans, je considère avoir été mieux traité que lui. Ma mère a été pensionnaire chez les religieuses de La Malbaie. Elle a quitté le couvent avec un diplôme «lui donnant droit d'enseigner le Français dans toutes les écoles primaires complémentaires de filles [...] dans lesquelles se donne l'enseignement

du cours ménager». La citation est tirée de son diplôme décerné par le Bureau central des Examineurs catholiques de la province de Québec en 1925. À l'époque, les enseignantes du monde rural qui continuaient à travailler après leur mariage étaient l'exception; ma mère a vécu au foyer.

Grâce au capital scolaire de maman, mon père est devenu agent vendeur pour les compagnies *Desjardins* (Saint-André de Kamouraska), *Bélanger et Massey Harris*; autant que je me souviens, la première fabriquait surtout des charrues; *Bélanger*, de Montmagny, était renommée pour ses poêles-cuisinières, tandis que *Massey Harris* fabriquait des moissonneuses. Assemblées par mon père, celles-ci étaient mon jouet préféré; avant leur livraison, assis aux commandes, je moissonnais dans les nuages. En complément de ces fournitures agricoles, mon père distribuait la broche *Stelco* qui remplaçait peu à peu les clôtures en pieux.

Au petit matin, je servais la messe comme d'autres allaient traire les vaches, confiné au noyau villageois, pendant que mon père passait une partie de l'hiver dans les chantiers forestiers. Avec mes deux frères et mes deux sœurs, la cadette et l'aînée de la famille, nous vivions alors de cette présence féminine qui a beaucoup marqué ma génération. La culture écrite m'a très tôt séduit. Lorsque l'inspecteur d'école – cousin de ma mère – venait dîner chez nous après sa tournée annuelle, je me



sentais en présence d'un univers d'autant plus attirant que j'étais mal arrimé au monde matériel. Une anecdote vaut mille mots : je devais avoir trois ou quatre ans lorsque je me suis précipité à la maison pour rapporter que les poulets avaient perdu leurs pattes d'en avant.

Les saisons ramenaient coutumes et pratiques traditionnelles. Après avoir mangé beaucoup de petit gibier durant l'automne, la viande d'élevage revenait en abondance. En décembre, on tuait le cochon et une cinquantaine de gros poulets mis en cage quelques semaines avant l'abattage. Pour la corvée de boucherie, la maison était remplie de voisins. Les femmes ébouillaient les volailles pour faciliter le plumage. J'ai vu débiter la carcasse de porc sur la table de la cuisine. Mon père achetait un quartier de bœuf et le tout était entreposé dans la *laiterie*. Quand le redoux de janvier persistait, on mangeait de la viande *éventée*, déplorait ma mère.

En décembre, mois de l'Avent et des privations qui préparaient la naissance du *petit Jésus*, je faisais une tournée pour vendre des cartes de Noël achetées chez *Allen Nouveauté*. Dès la réception du stock, ma mère m'aidait à transférer certaines cartes des enveloppes trois pour dix cents dans celles qui

contenaient les cartes à cinq cents, et ainsi de suite; elle jugeait en toute bonne foi que le fabriquant avait sous-estimé la valeur de ses produits... L'envoi postal avait été payé 5,60\$; je devais normalement encaisser 8,00\$. Les bonnes années, j'atteignais 9,00\$, grâce à la manipulation habile de maman qui justifiait le nouveau prix de ses commentaires savoureux. Cette activité mercantile qui me procurait de l'argent de poche mettait ma timidité à l'épreuve. La veille de Noël, le temps des réjouissances gratuites pouvait enfin commencer. Assembler un gros casse-tête avec papa le 24 décembre inaugurerait les activités les plus agréables du temps des fêtes.

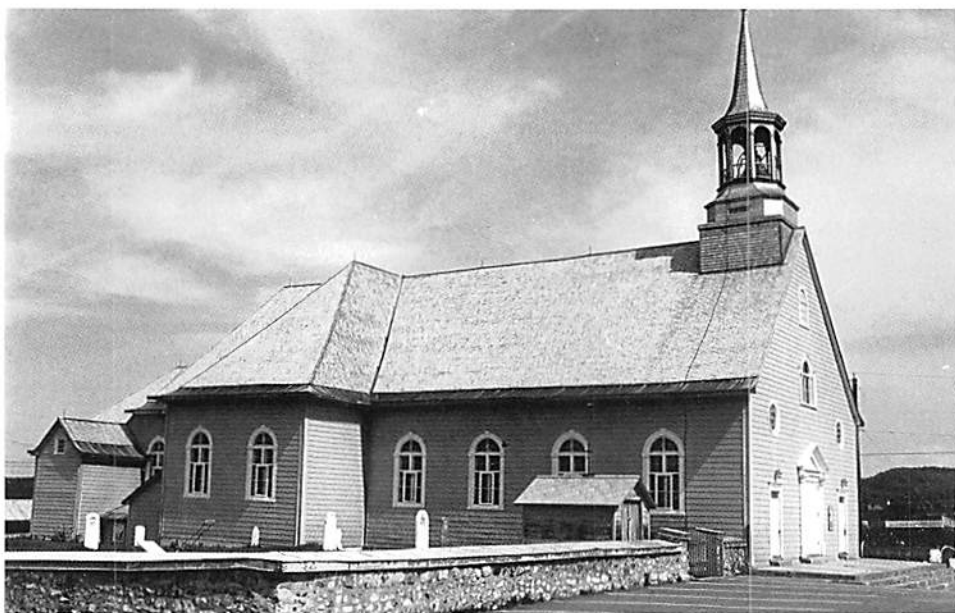
La naissance de Jésus s'accompagnait de mystère et de cadeaux : c'était lui qui distribuait les étrennes, pas le Père Noël, répétait ma mère, parce qu'elle me savait exposé à la propagande de ses magazines et de ses journaux, sans compter que le vieillard à barbe blanche en personne prenait l'antenne à CHRC, une station de Québec que nous réussissions à écouter tant bien que mal. Les bruits parasites brouillaient la diffusion; ce n'était pas la faute de mon père qui avait *patenté* un *wind charger* alimentant son puissant récepteur RCA Victor. À Sainte-Agnès, l'énergie électrique allait être distribuée vers 1950. Ma mère s'y préparait depuis longtemps. Nous avons eu un frigo avant le branchement à la *Quebec Power*. Quelques mois avant de quitter la maison de mon enfance, j'ai pu enfin faire mes devoirs sans lampe à l'huile, ni éclairage au gaz dont ma mère avait très peur. Désormais nous ne mangerions plus de viande éventée. L'achat chez le boucher nous épargnait la fiabilité aléatoire de la *laiterie*.

Les austères carêmes d'antan se déroulaient dans la neige abondante des montagnes. La mi-carême nous valait une pause : la visite de quelques hommes masqués dont il fallait deviner l'identité. La semaine de Pâques, nous pouvions enfin savourer les joies du printemps : l'œuf en chocolat et la noix de coco que mon père faisait éclater en plantant un clou dans la coquille.

Durant les vacances scolaires, je passais l'été à cueillir les petits fruits, aussitôt mis en conserve après en avoir mangé à volonté : ma mère a mis en conserve jusqu'à 110 gros bocaux au cours d'un été exceptionnellement fertile. Ces provisions étaient entreposées dans la minuscule cave à laquelle on avait accès en soulevant une large trappe pratiquée dans le plancher de la seule pièce commune, chauffée au bois par un poêle-cuisinière... Bé-langer. Les petites fraises venaient des *talles* repérées un peu partout dans les champs des environs. Les plus grosses framboises provenaient du nouveau cimetière sur un coteau éloigné des habitations. Les bleuets étaient cueillis plus loin aux extrémités d'une terre agricole. Ja-

mais monsieur Elzéar ne nous aurait grondé parce qu'on le dépouillait de ses petits fruits. Son épouse n'ayant pas eu d'enfant, il savait qu'ils se perdraient dans la nature.

J'ai commencé à fréquenter l'école en retard, soit peu avant d'avoir huit ans, ayant échappé à la mort (une péritonite) deux ans plus tôt. La médecine populaire faisait alors concurrence aux thérapies médicales: j'ai bu de la suie de cheminée et de l'iode, homogénéisés dans du lait avant que le docteur Lacourcière ne recommande l'hospitalisation dans le tout nouvel établissement de La Malbaie. J'y ai séjourné une semaine dans une chambre à deux lits, un pour moi, un pour ma mère. La préposée à la réception était réticente à ce double hébergement. Impatienté, papa lui aurait lancé, brandissant un rouleau de billets de banque : «avez-vous peur de pas être payées? Je vais vous payer tout de suite». Jour et nuit, je recevais des injections de pénicilline, ce médicament nouveau, rare et coûteux que les *spotters* – policiers à moto – allaient chercher à Québec, spécialement pour moi. Ce traitement était subi en concu-



Église de Sainte-Agnès.

Photo : Pierre Rochette (Coll. SHC)

rence avec celui de mes thérapeutes célestes, saint Vincent Ferrer, bien connu du vicaire, et saint Joseph dont l'huile miraculeuse avait été commandée à l'Oratoire.

L'hospitalisation a dû coûter très cher; or mon père encaissait de bons salaires. Devenu étudiant en littérature et sciences humaines, j'ai demandé à papa s'il s'était fait exploiter par les compagnies forestières. Il m'a toujours assuré que non, sans toutefois dissiper mes doutes. La lecture de *l'Histoire de Charlevoix* lui a donné raison; j'y ai appris que les forestiers de l'époque étaient bien rémunérés parce que les entreprises manquaient de main d'œuvre. Par contre – et j'en ai également été informé par Gauthier et Perron, ma mère qui tissait au métier des dessus de table pour Little Shop de Pointe-au-Pic (elle en a fait soixante mille), recevait une rémunération misérable. Je devais avoir huit ou neuf ans lorsque le boutiquier annonça à maman que la rémunération était encore une fois réduite : elle éclata en sanglots. Les touristes aimaient de moins en moins. Ma mère nous habillait avec ses modestes gages. Durant les bonnes années, elle était fière de faire venir des vêtements chez Eaton. Les années de vaches maigres la contraignaient aux commandes chez Dupuis et Frères. Maman était *moderne*, influencée par les illustrations des catalogues Eaton, Simpson et Dupuis, ainsi que par la lecture de deux journaux, *L'action catholique* et le *Progrès de Saguenay*. Celui-ci était reçu gratuitement parce qu'elle recrutait des abonnements pour cette publication de Chicoutimi. Elle souscrivait aussi à trois magazines : le *Samedi* en noir et blanc, la *Revue moderne* et la *Revue populaire*, deux périodiques aux couleurs vives, qui fai-

saient concurrence aux calendriers à motifs religieux. Pas d'annales de saint Joseph ou de sainte Anne de Beaupré, autant que je me souviens. Ma mère était une pieuse chrétienne sans bigoterie. Parce que je vivais à la campagne et que j'étais un garçon, je n'ai pas nagé dans l'eau bénite comme Denise Bombardier. Avant de savoir lire, je dévorais des yeux les belles illustrations des magazines qui me distraient d'un quotidien borné par la forêt toute proche, au nord comme au sud, l'est étant délimité par le ruisseau chez monsieur Fardina (le père d'Elzéar), à l'entrée du troisième rang, où j'allais chercher la pinte de lait quotidienne. Le hameau comprenait le presbytère, l'église ceinturée par un cimetière désaffecté dont nous étions les voisins immédiats, ainsi que six ou sept maisons dont celle de mon oncle Étienne Gaudreault, l'autre voisin, garde forestier et maître de poste, à l'ouest de chez nous. Dans cette direction, la route rejoignait la 138 qui passait à l'époque par le Ruisseau-des-Frênes où l'oncle Juste Bouchard exploitait une épicerie et un poste d'essence. Lorsque je montais chez lui, je m'amusais à remplir les réservoirs après chaque livraison en actionnant un levier, épargnant cette corvée à mon oncle ou au client suivant. Dans son camion rouge, l'oncle prenait les *ordres* d'épicerie à domicile, laissant parfois ma cousine Esther à la maison, le temps d'achever sa tournée. Il devait y avoir quatre kilomètres pour se rendre chez lui. Ma mère s'y rendait parfois à pied, revenant avec des bananes ou du raisin Malaga. Le passage d'une auto l'abimait de poussière. Le corbillard tiré par deux chevaux provoquait moins d'effets désagréables que les rares automobiles empruntant ces routes

de gravier. J'ai le souvenir très vif de ces cortèges funèbres qui défilaient jusqu'à l'église. C'était l'époque de la mort fréquente. *Mon oncle Antoine*, le film de Jutra, m'a rappelé ces temps où elle fauchait à tout âge. En quelques mois, presque tous les membres d'une famille du rang Saint-Jean-Baptiste (à l'ouest du Ruisseau des Frênes) sont décédés de tuberculose.

Après la guerre, mon père est devenu travailleur de la construction. Il était employé par un entrepreneur de Clermont, constructeur de maisons unifamiliales. Soixante dollars pour soixante heures réparties sur six jours. C'était une bonne rémunération qui nous valait quelques *gâteries*. Un jour, papa était revenu du travail avec un régime de bananes qui fut suspendu dans la chambre à coucher de mes parents. De son côté, l'oncle Étienne commerçait les bleuets destinés à l'exportation. Le soir venu, j'accompagnais son employé dans le camion de collecte. Nous empruntions la route qui mène à l'agglomération de La Malbaie. Après deux ou trois kilomètres de boisé, nous apercevions les premières habitations du rang des Calumets, puis celles des premiers cueilleurs, étalées le long de la *route de sable*. Dans certaines familles soupçonnées de malhonnêteté, Donat ouvrait la planche du milieu de la boîte pour y découvrir parfois vieilles chaussures ou vieux journaux... Après cette collecte, on traversait les rangs Sainte-Madeleine et Saint-Nicolas (municipalité de Saint-Irénée). À cette extrémité du parcours, les habitants avaient une meilleure cote d'honnêteté. Je n'oublierai jamais la famille de Marcellin Bouchard où il y avait de belles cueilleuses et de si beaux bleuets – sans feuilles, ni fruits rosés, qu'il était inutile d'ouvrir les

contenants. Je reprenais le lendemain la cueillette des petits fruits, ma mère au métier, ma grande sœur au fourneau, mon père à Clermont.

À l'école numéro un de Sainte-Agnès, m'attendait, en 1947, une institutrice avertie par ma mère que je devais finir «au même âge que les autres». La première année de fréquentation, je fis la première et la deuxième; la seconde, les troisième et quatrième, de sorte qu'en décembre 1951, j'étais en septième lorsque nous sommes déménagés au Nord-est de la Rivière Malbaie, près du palais de justice. Construite par mon père, la petite maison de Sainte-Agnès était remplacée par un beau cottage loué pour 60\$ par mois (non chauffé), que venait de libérer l'avocat Antonio Gervais. Papa avait troqué sa Pontiac 1937 pour un camion tout neuf. Il ferait désormais du commerce, achetant des poches de jute, du vieux fer, des peaux de bœuf, de crin de cheval, le tout vendu à une PME de la rue Gauvreau, à Québec. Il revenait à la Malbaie avec une charge de fruits et légumes achetés au Marché Saint-Roch, et vendus directement aux consommateurs avant qu'il ne devienne fournisseur des épiciers de Clermont, La Malbaie et Pointe-au-Pic. Je l'accompagnais jusqu'à Québec, me hasardant sur la rue Saint-Joseph pendant qu'il faisait ses achats. Après avoir vidé Charlevoix de son vieux fer, de ses peaux et autres marchandises, il a entrepris le commerce des animaux de boucherie, vendus dans la capitale. Après livraison, il allait faire laver et désinfecter le camion pour charger fruits et légumes.

Plusieurs fois, j'ai accompagné mon père aux limites des rangs habités. J'ai sillonné avec lui les routes de campagne, depuis Sa-

cré-Cœur, à l'embouchure du Saguenay, jusqu'aux rangs de Saint-Hilarion, des Éboulements et de Baie-Saint-Paul. Il achetait de l'anguille (à l'Ile-aux-Coudres), des portées de cochons, des moutons, des poulets, des veaux de lait. Lunatique, je ne lui étais pas d'un grand secours. Un jour qu'il m'avait posté à un endroit stratégique pour la capture d'un troupeau de moutons, je me suis enfui dès que les bêtes se sont avancées dans ma direction. Je n'ai jamais été grondé pour ces gaucheries. Au fait je n'étais bon qu'à observer les mœurs paysannes, pendant que papa gardait l'œil ouvert : en chargeant une cargaison avec le propriétaire d'un poulailler, il s'aperçut un jour que celui-ci avait lancé un oiseau mort dans la boîte du camion. Mon père retira la bête sans mot dire. Ayant été de nouveau victime des ruses de l'éleveur, il le regarda bien en face pour l'avertir : «son oncle, je prends seulement les vivants». S'ajoutant aux mauvaises surprises des cueilleurs de bleuets, cet incident m'a convaincu que la malhonnêteté n'était pas une exclusivité des riches.

Mon adolescence

Le passage de la campagne à la ville fut pour moi une véritable révolution culturelle : du jour au lendemain, je quittais une école à sept divisions pour me joindre à un des deux groupes de septième. Je fus accueilli par une institutrice aussi enveloppée que ma toute première *maîtresse*, contraint d'oublier Anita Gauthier qui m'a enseigné la sixième et une partie de la septième. Son beau visage et sa silhouette filiforme enveloppée de jupes foncées et de blouses rayées (une de rose, l'autre de bleu) qu'elle devait probablement laver d'un jour à l'autre, sont restées imprimées

dans ma mémoire. Au seuil de l'adolescence, j'aimais Anita autant que je craignais l'institutrice à qui je fus confié en arrivant en ville. Celle-ci ne menaçait-elle pas les turbulents de leur imprimer sa *patte de velours* sur la joue? Docile et studieux, je n'ai jamais reçu de gifles.

Apprivoiser le collège m'a coûté quelques larmes. À l'école de Sainte-Agnès, j'étais mieux vêtu que les jeunes du troisième rang. Pas de *robbers noirs* comme la plupart de mes camarades, mais des bottes lacées avec jambes de cuir au teint brun dont le modèle est encore offert aux chasseurs. Dans mon milieu d'origine, être chaussé de cette manière était une marque de distinction aussi importante que le chapeau de feutre imposé par ma mère pour la messe du dimanche. Mon père ayant un jour quitté la maison avant moi pour la cérémonie, maman me l'enfonça à l'envers, ne sachant plus à quelle extrémité se trouvait le devant du couvre-chef. En apercevant les flâneurs sur le perron de l'église, j'eus le temps de le retourner discrètement, épargnant ma nature timide d'une honte certaine. Cet accoutrement m'a valu des railleries au collège. L'humiliation fut toutefois de courte durée. Revenu à la maison, maman m'a aussitôt habillé comme les autres. De son côté, l'institutrice, sévère mais compétente, m'a fait rattraper l'inévitable retard accumulé dans une classe à divisions multiples. À Sainte-Agnès, nous étions trois, deux filles et moi, en septième année. Nous nous installions en rang tout près d'Anita pour la période de questions : Norma était la meilleure tandis que Maritha avait des problèmes d'apprentissage. J'étais donc, sans mérite, bon deuxième et parfois premier. Maritha ne bougeait jamais lorsque



Les caddies du Club de Golf Murray Bay vers 1935.

Norma ou moi passions en tête du rang : c'était la récompense pour avoir eu la bonne réponse.

En septembre 1952, j'entrais au «classique», dispensé depuis peu par les frères Maristes. C'étaient de bons maîtres. Frère Gustave, parfaitement bilingue, avait enseigné aux Etats-Unis. Comme je l'aideais à la bibliothèque le vendredi, jour des emprunts, il avait voulu me récompenser en m'offrant une collection de livres appelée *faits et gestes*. Mal à l'aise, j'ai protesté si vivement qu'il a décidé de ranger les quarante-cinq titres sur les rayons de la bibliothèque scolaire. Comprenant mon embarras, il a décidé de m'avantager autrement. Il allait m'apprendre un supplément d'anglais dont je maîtrisais alors la grammaire : je n'ai jamais oublié ses idiotismes comme *wretched weather* (temps de chien), répété sur des parcours de golf de l'Outaouais, même si je savais l'expression un peu vieillotte.

Les Maristes m'ont d'abord fait aimer ma langue maternelle, héritage sacré, pieusement cultivé par maman. Il n'existait peut-être pas d'autres enfants du peuple dont on testait le savoir par la Dictée de Mé-

rimée. Maman possédait des trucs d'accords des participes qu'elle repassait sans cesse avec nous. J'ai le souvenir d'une mère qui, le dimanche après-midi, se couchait sur le côté pour lire un roman-feuilleton à la lumière de la fenêtre; découpées dans les journaux, ces feuilles volantes étaient reliées à la machine à coudre. De mon côté, je lisais deux ou trois livres par semaine : du Léon Ville ou quelque autre récit d'aventure (les fameux Bigles), mais aussi du théâtre classique, de la philo, sans beaucoup comprendre. Quel contraste avec Sainte-Agnès où il n'y avait pas de bibliothèque publique, scolaire ou paroissiale.

Je fus éveillé très tôt à la *grande* musique. Alfred Bergeron, le curé de Sainte-Agnès, aurait voulu être un artiste. Il faisait trembler l'église de sa voix de ténor qui n'a guère servi à brandir les feux de l'enfer. Il avait fait aimer l'opéra à mon père. J'écoutais avec lui les airs les plus connus. Plus intellectuelle, ma mère préférait *Match intercéité*, jeu questionnaire de Radio-Canada. En revanche, ses chansons étaient celles du répertoire populaire : que de fois l'ai-je entendu fredonner les airs de Rina Ketty et d'Alys Roby. Mon attrait pour la musique clas-

sique s'est épanoui dans la grande maison de La Malbaie où je pouvais écouter seul, en contrôlant le volume, dans une pièce en retrait de la salle commune. Chaque jour de la semaine, le poste CHGB (La Pocatière) diffusait une demi-heure de *classique* à 16h30 : de l'opérette, plus souvent que de l'opéra, ainsi que de la musique instrumentale accessible aux non-initiés. Le vendredi soir, c'était la fête avec une heure de musique à l'antenne. Cette écoute m'a inspiré l'écriture d'une histoire de la musique, copié-collé de quelques livres empruntés à la bibliothèque scolaire. Ces quatre ou cinq ans passés dans la grande maison sont gravés dans ma mémoire comme une époque bienheureuse. Chateaubriand n'était pas mieux logé au château de Combourg...La grande galerie qui ceinturait l'immeuble a été témoin de mes rêveries. Je m'y berçais des heures et des heures en face d'une cour gazonnée, clôturée, encerclée par de grands érables.

Le cinéma est entré dans ma vie à cette époque où il fallait tricher sur son âge pour être admis avant seize ans. Le docteur Paquin, propriétaire de la salle, était assez libéral

en la matière. Ce que les historiens ont appelé la *seconde révolution sexuelle* occidentale a pris son envol après la guerre : *Et Dieu créa la femme* (1956) de Roger Vadim a éveillé la libido des hommes de ma génération, ébahis pour ne pas dire ébranlés par les fesses de Brigitte Bardot. Ce fut le moment où j'ai commencé à fréquenter ma première blonde. L'éveil des sens, aiguïté par le cinéma et les modes affriolantes, a envahi mon adolescence sans jamais susciter la censure de ma mère ou même celle du curé. Je ne me souviens pas que Thomas-Louis Imbeau ait fulminé contre le grand écran qui diffusait, à quelques centaines de mètres de l'église, des films français de catégorie «à proscrire et à combattre», selon la classification publiée par *L'action catholique*. Monsieur Imbeau n'était pas un virtuose de la pastorale de la peur : il prêchait plutôt sur l'amour de Dieu et du prochain, sans doute conscient de l'irrésistible raz de marée érotique en voie de transformer les mœurs. Quant aux Maristes, ils ne jouaient pas aux gendarmes. Nous devions assister aux vêpres, mais je ne me souviens pas d'avoir écopé pour absentéisme.

Dans le domaine parascolaire, les Maristes m'ont aidé à vaincre ma timidité. Je devais avoir une quinzaine d'années lorsque l'un d'entre

eux – c'était peut-être le frère Gustave, me déclara qu'en fin d'année, je prononcerais un discours sur la scène de l'amphithéâtre. J'appris sous sa direction une déclamation sur le Bienheureux Champagnat, fondateur des Maristes. En fin d'année, ma prestation fut saluée par une salve d'applaudissements. Il est possible que ma mère n'ait jamais été aussi ravie que par cet exploit d'un fils qui venait de perdre sa timidité.

Les *externats classiques* ouverts après la guerre dispensaient seulement la moitié du cours classique d'une durée de huit ans. Retraité, le grand oncle prêtre qui vivait au presbytère aurait sans doute souhaité que j'aille au séminaire de Chicoutimi comme lui et mon cousin Hilaire, le fils de l'oncle Juste. J'ai choisi de poursuivre mes études au Collège de Sainte-Anne, espérant pouvoir y vivre en toute liberté, compte tenu de ce que j'entendais à l'antenne de CHGB. La surprise fut totale. Arrivé au pensionnat avec blazer et pantalon gris, costume réglementaire, j'y avais ajouté une note personnelle : des souliers blancs comme les Américains...Puisque j'étais le seul à porter de telles chaussures, je me fis aussitôt remarquer. Cette singularité ne m'a pas exempté de l'austère vie de pensionnat à laquelle j'étais bien mal préparé. Entrer à 16 ans est plus pénible qu'à 12 comme

la grande majorité de mes nouveaux camarades. Heureusement que j'aimais les études. Avec la complicité du docteur Lacourcière, notre médecin de famille (frère de Luc qui m'enseignera à Laval), je pus loger dans une chambre en ville avant la fin de la session d'automne 1958. Le directeur n'a jamais vraiment cru que j'étais assez faiblard pour être exempté du pensionnat. Comme il m'avait laissé entrevoir le déclin de mes résultats scolaires, je l'ai contredit en augmentant mes notes, ne voyant pas d'incompatibilité entre liberté et ardeur aux études dans ma chambre, enfin substituée au dortoir, pour 10\$ par mois, jusqu'en juin 1960. Le collège réduisait les mensualités de 5\$, mais comme tous les externes, je mangeais au collège. Cinquante dollars de plus par année pour être enfin libre était une aubaine que mes parents n'ont pas laissé passer.

Mes connaissances avancées en langue seconde, grâce aux leçons du frère Gustave, m'ont été d'une grande utilité. Chaque été, j'étais *caddy* de golf, une activité commencée vers l'âge de 13 ans. Après quelques semaines de travail à la *Poulette grise*, j'ai quitté l'abattoir pour le grand air. J'en avais ras le bol de couper des pattes de poulets. Ce travail était rémunéré au taux horaire de 0,50\$. La demi-heure de nuit, exigée de temps à autre pour charger un camion, était payée 0,25\$...Je pouvais certainement gagner autant à porter le sac des golfeurs du Manoir Richelieu, exposé au beau soleil et à l'air vivifiant des Laurentides. Le changement d'emploi a plutôt bien commencé. La deuxième journée de ma nouvelle occupation, j'ai reçu 5\$ pour quatre trous avec un sac sur chaque épaule : au milieu de l'après-midi alors que j'étais le seul

École St-Etienne, dirigée par les Frères Maristes,
La Malbaie, Charlevoix, P.Q.



Coll. SHC

caddy disponible, les Hatch (vins Bright de l'Ontario) sont arrivés en Cadillac décapotable blanche. Ils voulaient essayer le terrain au tout début de leur séjour annuel durant la *Golf week* au cours de laquelle se déroulait le grand tournoi du club. Joyeux titubants sur le parcours, après un repas bien arrosé, ils ont cessé de jouer sans terminer le quatrième trou. Après m'avoir payé, ils ont enjambé la clôture qui séparait l'allée de la route où les attendait la luxueuse voiture du groupe. Le cœur battant, je remontai haletant vers le tertre de départ, anticipant la joie de ma mère lorsque j'allais lui présenter ma paye de la journée, la plus grosse jamais encaissée durant ma vie de caddy.

Chaque matin, un autobus de l'hôtel venait nous cueillir devant la maison d'Ernest Bruyère, *starter* (préposé au départ) et *caddy master* du terrain. Le dimanche, le bus venait nous prendre à la sortie de la messe de six heures trente. Me voilà donc parti à la découverte d'un monde riche qui ne parle pas ma langue. Je suis progressivement devenu le *caddy* bilingue, articulant suffisamment ce nouvel outil de communication pour me voir confier par Lewis P. Beers, gérant du Manoir, la tâche de *caddier* pour le président de la *Canada Steamship Lines* (CSL), propriétaire de l'hôtel. Raddy McLagan n'a jamais su que je recevais .50\$/l'heure pour l'attendre au cas où il se pointerait avec ses amis. Lorsqu'il venait jouer en compagnie de Desmond Clark, président de *Clark Steamship*, je partais à la découverte de l'inconnu. Je demandais à mon patron des nouvelles de la CSL. Il me prenait suffisamment au sérieux pour m'assurer que la rentabilité de l'entreprise venait du transport maritime... Court et trapu, je le regardais marcher devant moi,

fier de pouvoir converser avec un grand *décideur*, comme on dirait aujourd'hui... À la fin de la partie, il me remettait 1,75\$ pour quatre heures et demi, parfois cinq heures de travail, car le duo marchait lentement. Comme le président et ses coéquipiers – occasionnellement, le président de Canadair – jouaient l'après-midi, les mordus du matin lui avaient laissé le champ libre. Je regardais avec étonnement Desmond Clark égrener les trois vingt-cinq cents qui s'ajoutaient au dollar versé à mon compagnon de travail. Des joueurs beaucoup moins argentés étaient plus généreux. Le prix affiché sur le *slip* présenté au golfeur à la fin du parcours était de 1,25\$. Sur ce papier, l'une des cases désignant le niveau de satisfaction du golfeur était cochée à la fin du parcours; lorsque ces contrôles périodiques nous étaient imposés, nous étions tenus de le faire remplir. L'évaluation comportait quatre paliers : *excellent, good, poor, bad*. Quiconque recevait la note la plus basse faisait mieux de retourner à la maison sans se soucier de remettre le *slip* au *caddy master*. À défaut de recevoir la note la plus élevée, le *caddy* était exposé à une diarrhée verbale émaillée de jurons dont l'intensité était inversement proportionnelle à la qualité du travail.

L'embauche était sommaire; chaque fois qu'Ernest Bruyère sortait de son abri pour choisir des porteurs de sacs, la plupart levaient la main en s'avançant, et répétaient en *crescendo* : «je veux y aller, Monsieur Ernest». Quand la clameur était jugée trop bruyante, celui-ci nous traitait de «sauvages», proférant des sacres que mon père n'aurait jamais prononcés. Ses imprécations étaient aussitôt suivies d'un silence absolu. Le courtier en main-d'œuvre n'aimait pas cette

meute de demandeurs d'ouvrage qui bondissaient vers lui en haussant la main et la voix. J'ai rapidement appris qu'il valait mieux se tenir derrière, silencieux, juché sur une des grosses roches qui clôturaient le stationnement avoisinant le tertre de départ. J'étais choisi, plus souvent qu'à mon tour, pour deux rondes par jour.

S'agissant de la rémunération, il n'était pas rare de recevoir 2\$. En deçà de cette somme, nous traitions les joueurs de *rôteux*; au-delà, c'étaient des *cafés*. J'ai reçu durant deux semaines 3\$ pour chaque parcours avec le président de la *National Cash Register*. Il jouait seul. Sa femme qui marchait à ses côtés, avait pris l'habitude de s'exposer la poitrine au soleil sur le tertre de départ du cinquième trou. Elle refermait sa blouse lorsque je m'approchais d'elle en compagnie de son mari qui venait de quitter le vert du trou précédent. Inutile de vous dire qu'avant de *caddier*, je n'avais jamais vu de femme aussi exhibitionniste. Pour une première fois de ma vie, je contemplais des jeunes filles, vêtues de bermudas et de gilet décolleté. C'est avec des yeux de lynx que j'ai observé furtivement Dominique Michel, enrobée d'un *short*, en compagnie de son mari, Camille Henry, joueur vedette des Rangers de New York. Ébloui par la silhouette et le rire coquin de la jeune chanteuse, je me fichais éperdument du golf de Camille qui envoyait trop souvent ses coups de départ très loin...dans les boisés latéraux.

Après avoir quitté la maison pour le pensionnat (septembre 1956), ma vie dans Charlevoix allait se contracter à environ deux mois par année. Le coût des études et pension était alors fixé à 400\$/an, 450\$

en 1959-1960. Quelques mois avant mon départ, ma mère était allée plaider ma cause auprès d'un oncle de mon père, curé retraité, logé au presbytère de La Malbaie : «Il a dit oui tout de suite», m'a rapporté ma mère. Durant mes quatre ans de pensionnat et d'externat pour cause de maladie douteuse, le grand oncle me remettait 200\$ avant le début de la session d'automne, et 50\$ durant le congé des fêtes qui me ramenait à la maison. Ces billets de 50\$ confiés à ma mère, devaient servir à m'habiller et à solder une partie des factures du collège. Mes gains du golf étaient quotidiennement remis à maman, moins .25 cents pour deux Pepsi et deux cigarettes vendues à l'unité par le *caddy master*. Des réserves hebdomadaires pour aller voir ma blonde en taxi (un dollar, aller-retour) ainsi que les belles filles du cinéma laissaient à la garde de ma fiduciaire des épargnes d'environ 200\$ par année. Ma meilleure saison rapporta près de 250\$.

Mes années d'adolescence ont forgé mon identité nationale, flanquée d'un supplément de culture libérale anglo-protestante. Quelques Anglo – on les appelait tous *Américains*, m'ont aidé à maîtriser leur langue. Un de mes clients réguliers m'a demandé un jour quelle profession je souhaitais exercer. *Professor*, lui avais-je répondu spontanément. Il mit du temps à comprendre. Au bout du compte, il a fini par m'apprendre qu'il fallait mettre l'accent sur *fes*, la syllabe du milieu. Je n'ai jamais buté sur ce mot depuis qu'il me l'a fait répéter jusqu'à ce que j'atteigne l'accent désiré. Ayant remplacé Ernest Bruyère comme *caddy master*, Gale Maplewood, employée du Manoir et étudiante à McGill, à qui j'avais imprudemment déclaré

«I love you», me servirait plus tard une leçon sur la nuance entre *love* et *like*. J'ai compris que j'étais allé trop loin, comme ce jour où j'ai déclaré à une petite amie d'Oshawa, étudiante à Laval : «my cod» au lieu de «my liver is sick». Apprendre du vocabulaire sur les étiquettes de contenants d'huile de foie de morue comporte des risques...

En 1958, j'écrivis à maman que je ne deviendrais pas prêtre, appréhendant sa déception à une époque où les mères préféraient un fils qui célébrait la messe à un professionnel de la santé. C'est seulement au cours des années 1960 que la profession médicale a pris du galon auprès des mères qui troqueraient désormais, sans trop s'en rendre compte, l'espérance de la résurrection contre l'espérance de vie. Je n'ai jamais pu savoir si j'ai déçu maman qui fut par ailleurs comblée de nouveau par mes talents oratoires, confirmés, cette année-là, à l'échelle nationale.

Au collège de Sainte-Anne, il existait une société d'art oratoire, la Painchaud, du nom du fondateur. Je participai à un concours d'excellence en reprenant l'éloge du Bienheureux Champagnat. La victoire me valut de représenter Sainte-Anne au concours intercollégial, match annuel disparu avec la Révolution tranquille : à l'éliminatoire de l'est qui se tenait au palais Montcalm de Québec, je remportai la palme. La défaite m'attendait à la finale de Montréal devant un jury prestigieux : Jean Drapeau et Esdras Minville étaient du nombre. Ils ont décerné la première place à mon rival de l'éliminatoire, Denis De Belleval, représentant du Séminaire de Québec. Orgueilleux, j'ai pensé que mon sujet m'avait coulé : je défendais l'enseignement des huma-

nités gréco-latines, gracieuseté du supérieur qui avait choisi le thème et rédigé le discours, au moment même où le profil lettres-sciences réduisait le prestige des langues anciennes dans la région montréalaise. De Belleval, pourfendeur du régime Duplessis, a conquis l'assistance. Or les deuxième et troisième places, dûment honorées, auraient dû me faire comprendre que mes performances étaient inférieures à celles des trois lauréats.

J'avais toujours hâte de revenir à La Malbaie pour la saison estivale. Outre mes occupations quotidiennes au terrain de golf, je pouvais aller au cinéma, retrouver ma blonde, et contempler les filles du cinéma. À la fin d'août, je me présentais chez le grand-oncle. Je n'ai jamais oublié ce vieillard atrabilaire qui venait avaler quelques onces de whisky blanc à la maison : le visiteur à la soutane défraîchie laissait les empreintes de ses vieilles bottines de feutre sur le plancher de la cuisine. J'ignore si c'est pour cette raison qu'il n'était pas invité à passer au salon de la seconde maison familiale construite par mon père vers le milieu des années cinquante. Lorsque je rencontrais le vieux prêtre en *solo*, il en profitait pour faire le procès de la société de consommation. Je lui faisais un rapport oral de mes résultats scolaires. Il n'a jamais essayé de savoir ce que je tramais dans ce monde *en folie*. Évidemment, je ne lui parlais pas de cinéma, encore moins de mon amie. Il ne m'a jamais demandé si je songeais à devenir prêtre. La cible de ses censures, c'étaient les autres, y compris l'écrivain Félix-Antoine Savard qui sombrait, à ses dires, dans des rêveries frivoles et poétiques. J'encaissais sans commentaire les condamnations de la modernité dépensière. Mon

idée sur l'auteur de *Menaud, maître draveur* (1937) n'en demeurait pas moins différente de la sienne. Avant de lire Savard, mon père m'avait raconté qu'à Sainte-Agnès, il l'avait sauvé d'une mort certaine, l'ayant aperçu la tête enfoncée dans la neige, accident fatal s'il n'eût été secouru grâce à ses skis flottant dans le paysage, qui ont donné l'alerte. Savard aimait dire qu'il y avait du Jos Gagnon dans *Menaud*, puisque mon père a fait la *drave*. Il y avait aussi, m'a confié l'écrivain, quelque chose de l'arrière grand-mère Adèle dans l'héroïne de *La dalle-des-morts* (1966). Adèle lui avait inspiré un passage de *L'Abatis* (1943) où l'auteur raconte qu'une vieille dame presque aveugle demandait à ses chers disparus de lui montrer les bleuets dont elle remplissait ses *vesseaux*.

Alors que j'étais étudiant à la faculté des lettres de l'Université Laval (1960-1963), je suis passé plus d'une fois voir mon professeur à sa résidence de Saint-Joseph-de-la-Rive. Ma dernière rencontre est survenue au milieu des années 1970. Mon cousin, le dentiste Hilaire Bouchard, alors président d'honneur d'une artiste peintre qui commençait à faire sa marque (Cécile Grondin-Gamache), m'avait demandé de présenter Savard à sa protégée. Après la rencontre, l'artiste et son époux reprenaient la route pour la Beauce. Le cousin, mon épouse Louise et moi allions prendre le repas du soir au *Restaurant sur la côte* à Pointe-au-Pic, en compagnie d'un nouvel ami très cher et très charmant, François Bernier qui avait quitté la direction de l'orchestre symphonique de Québec pour l'enseignement à l'Université d'Ottawa où j'étais professeur depuis 1967.

Après avoir conduit Hilaire, Cécile et son mari chez Savard, François nous avait amenés, ma femme et moi, sur le promontoire de ce qui deviendrait le Domaine Forget. Sur la *slap* de béton qui faisait face à l'imposante cheminée, vestige du Domaine abandonné, ils nous déballa le rêve de sa vie : durant l'année sabbatique qu'il entamait à peine, il comptait jeter les bases de ce qui est devenu un joyau de Charlevoix. De sa voix chaude et persuasive, il nous disait comment il avait convaincu (ou allait convaincre?) les propriétaires du site de rendre ce patrimoine aux gens de Charlevoix. À la fin de sa prestation, j'allais dire solennelle, je lui lançai en boutade : «François, tu es tombé sur la tête». Je ne croyais absolument pas qu'il puisse réussir une entreprise aussi audacieuse. Il m'a répondu simplement : «ris pas de moi, Serge, c'est mon projet de retraite». Puis nous sommes allés au restaurant.

Ayant quitté l'Université d'Ottawa (1976) pour poursuivre ma carrière à l'Université du Québec à Trois-Rivières, je n'ai pas eu d'autres rencontres avec François que je connaissais depuis deux ou trois ans. Je voyais de loin grossir son entreprise et me répétais qu'il fallait me faire pardonner de l'avoir jugé présomptueux. Les années passent et j'apprends son décès (1993). Ne sachant plus auprès de qui je devais soulager ma conscience, j'ai demandé publiquement pardon à un auditoire de la Société historique de Charlevoix qui m'a aimablement invité à raconter mon enfance et ma jeunesse d'où est sorti le récit que vous venez de lire. La petite-fille de François était dans l'auditoire; elle est venue se présenter à moi, m'assurant que je pouvais dormir sur mes deux

oreilles; elle me pardonnait d'une erreur de jugement qui me hantait d'autant plus que l'œuvre de son grand-père s'imposait comme un fleuron de mon pays d'origine.

L'idée de richesse associée à l'Anglais ne m'a quitté que le jour où j'ai aperçu des anglophones beaucoup moins riches que les estivants de Charlevoix dans la lointaine banlieue de Québec (Tewkesbury). Dans ma tête, nous étions pauvres, nous les Canadiens français; eux étaient nos patrons. Ils avaient de l'argent et du loisir. Nous étions leurs tâcherons, privés de vacances estivales, à part quelques médecins, avocats et ingénieurs bilingues qui jouaient au golf avec les estivants. J'allais approfondir ma perception de la dualité canadienne au cours de mes études universitaires au moment où la collectivité nationale amorçait la Révolution tranquille. Avec son sens de l'humour habituel, le député montréalais Frank Hanley avertit alors ses compatriotes que les Canadiens français ne se contentaient désormais plus de porter le sac des golfeurs; ils voulaient jouer, eux aussi. Je n'ai jamais oublié ce diagnostic d'un orateur populiste qui vaut bien les mille mots des intellectuels pour traduire le changement culturel amorcé l'année de mes vingt ans.

Même si on s'éloigne physiquement de son milieu d'origine, il ne nous quitte jamais pour de bon. Ma formation et ma carrière m'ont fourni des occasions de revenir sur mon passé. Profitant du cadeau du frère Gustave... et de celui des golfeurs qui m'ont appris à maîtriser l'anglais, j'ai été invité à présenter le Québec à l'Amérique anglaise pendant un quart de siècle. En 1967, les Colloques du centenaire de la Confédération m'ont conduit à des prestations en Colombie-Bri-

tannique et au Collège Dartmouth (New Hampshire). Après l'élection du Parti québécois (1976), le ministère des Affaires intergouvernementales m'a confié la mission de présenter la question nationale aux Californiens : j'ai pris la parole sur plusieurs campus, entre autres ceux des universités Stanford et Berkeley. Ma dernière allocution en Amérique anglaise remonte à 1992, année où l'université de Toronto m'a invité à souligner le centenaire du premier département d'histoire au Canada; en guise d'introduction, je rappelai mes origines charlevoisiennes, évoquant cette côte à *blagousse* familière à mes jeunes années. Le toponyme désignait l'élévation qui menait à Blake House, une maison d'estivants construite en flanc de montagne sur le *boulevard de Pointe-au-Pic*. J'ai alors raconté comment l'enseignement universitaire de l'histoire avait peut-être été pensé sur les allées du Murray Bay Golf Club, à Pointe-au-Pic. Contrairement au jeune terrain du Manoir, le vieux Murray Bay était entre les mains de grandes familles anglophones qui passaient l'été dans leurs maisons du *boulevard*. Au sein du clan Blake de Toronto, Edward (1833-1912) a précédé Wilfrid Laurier à la direction du parti libéral du Canada. Au

moment où George MacKinnon Wrong (1860-1948) devenait professeur et directeur du premier département d'histoire canadienne, son beau-père était chancelier de l'Université de Toronto. Marié depuis 1886 à une fille d'Edward Blake, Wrong suivait les déplacements saisonniers de sa belle-famille. Au tournant du 20^e siècle, il a fait des recherches devant servir à rédiger *Un manoir canadien et ses seigneurs : 1761-1861 : cent ans d'histoire* (2005), paru en première édition anglaise en 1908.

Au début des années soixante, j'ai eu un entretien avec Helen Taft-Manning (1891-1987), docteure en histoire de l'Université Yale. Ignorant alors tout de Wrong, je n'ai pu lui demander si ce dernier était à l'origine de sa vocation. Elle a vraisemblablement bien connu l'historien torontois. Au moment de ma rencontre, madame Taft venait de publier *The Revolt of French Canada 1800-1835. A Chapter in the History of the British Commonwealth* (1962), récit du premier mouvement souverainiste. Helen Taft était la fille du président américain William Howard Taft qui jouait avec les Blake et peut-être Wrong lui-même, au Murray Bay Golf Club. Je me demande encore pourquoi personne n'a tra-

duit à ce jour son livre dédié «To all Canadians, whether they speak French or English, with whom I have shared the joy of living beside the 'the noblest river in the world'.»

Ma fréquentation des historiens anglophones m'a initié à une discipline à peu près inconnue des historiens de langue française : la philosophie critique de l'histoire. Celle-ci est à l'origine d'une première carrière dédiée à l'étude de l'historiographie québécoise. Vers le début de la quarantaine, j'ai tiré un trait sur cette critique de la pensée historique, inspirée d'une problématique empruntée à l'AUTRE. Je suis alors redevenu le MOI de la collectivité nationale, sans pourtant cesser d'entretenir des liens d'amitié avec mes collègues anglo-canadiens. L'histoire socio-religieuse de mes ancêtres, étudiée à partir d'une problématique française, a rempli ma seconde carrière inaugurée par une histoire de la mort (1987), suivie d'un livre sur la sexualité (1990). Le dernier-né de cette trilogie est une histoire du mariage et de la famille; une deuxième trilogie explore le destin des curés de campagne entre la fin du 18^e siècle et les années 1830; deux titres sont parus. Le troisième, *Presbytères et famille*, est en préparation.

Livres de Serge Gagnon

Le Québec et ses historiens, 1840-1920, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978.

Man and his Past, Montréal, Harvest house, 1982.

Quebec and its Historians, 1840-1920, Montréal, Harvest House, 1982.

Quebec and its Historians. The Twentieth Century, Montréal, Harvest House, 1985.

Mourir hier et aujourd'hui, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987.

Plaisir d'amour et crainte de Dieu, Québec, Presses de l'Université Laval, 1990.

Mariage et famille au temps de Papineau, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993.

De l'oralité à l'écriture, Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999.

Religion, moralité, modernité, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999.

Le passé composé de Ouellet à Rudin, Montréal, VLB éditeur, 1999.

Quand le Québec manquait de prêtres, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006.

L'argent du curé de campagne, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

Chronique du livre

Histoire militaire

Les soldats canadiens-français se sont illustrés au combat notamment au cours des deux guerres mondiales du 20^e siècle. Cependant, peu de récits personnels nous en restent et lorsqu'il s'en trouve leur contenu en est donc particulièrement précieux. Le témoignage d'Honoré-Édouard Légaré sur sa participation à la première guerre mondiale est ainsi d'une très grande valeur et heureusement il vient de paraître en livre avec des annotations de l'historien militaire Michel Litalien.

Il faut dire que le personnage d'Honoré-Édouard Légaré est fort coloré, ce qui rend ses écrits sortis tout droit de son quotidien à la fois remplis de riches évocations, mais aussi souvent de détails amusants et étonnants. Ce petit-fils du peintre québécois Joseph Légaré arrive à la guerre un peu en novice. Plein de bonne volonté, il sera bientôt confronté à la dureté des tranchées et à la violence d'une guerre sans merci où il sera même

blessé. Légaré précise en conclusion que cette guerre fut « la plus terrible des temps anciens et modernes ». Malheureusement, comme on le sait, l'histoire n'allait pas lui donner raison et la seconde guerre mondiale (1939-1945) devait sans doute encore dépasser toute l'horreur de celle de 1914-1918.

Le travail d'annotations établi par l'historien militaire Michel Litalien est rigoureux et même remarquable. En annexe, on trouve des biographies des divers personnages apparaissant au fil du récit. Une telle érudition ne manque de susciter l'admiration et dénote une approche documentée et précise, articulée brillamment, dans une édition accessible tant par son format que par sa présentation. Notons aussi l'iconographie particulièrement soignée. Somme toute, un ouvrage parlant de la guerre tout en enrichissant l'histoire des nôtres au combat. Rien ici de sinistre mais au contraire tout cela est plein d'enseignements et d'engagements. Le récit d'Honoré-Édouard Légaré sait toucher le lecteur et il devient

vite passionnant. À lire absolument pour les personnes intéressées par l'histoire militaire et pour tous ceux et celles qui pourront ainsi la découvrir plus simplement avec le regard sensible d'un militaire québécois qu'il convient d'apprécier comme un témoignage significatif.

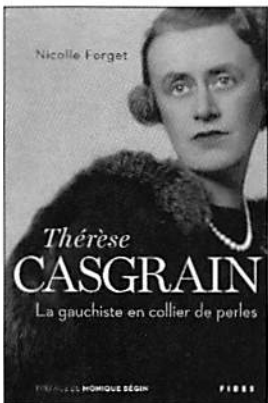


Par Serge Gauthier

Ce que j'ai vu...Ce que j'ai vécu 1914-1916. Honoré-Édouard Légaré. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien. Outremont, Éditions Athéna, 2013. 258 pages.

(Ce livre est disponible à la consultation à la bibliothèque du Centre d'archives de la Société d'histoire de Charlevoix)

Vraies perles et gaucheries



La lecture de cet ouvrage m'a amené à me poser des questions. C'est déjà ça! Pourquoi écrire un livre, de surcroît une biographie? Il eut été préférable

à l'auteure de se poser la même question avant de débiter la rédaction. Et surtout, se demander comment mener à terme ce genre de travail, selon les règles d'un genre pourtant bien classique. Faire l'inventaire de ce qui a été écrit sur le sujet afin d'apporter

une contribution quelconque. En fait, on écrit une biographie pour apporter un éclairage nouveau sur un personnage le tout appuyé par la consultation de nouveaux documents d'archives et d'études spécifiques.

Dans ce livre, on retrouve plutôt des vraies perles et des gaucheries. Dès la page 26, une citation de Pierre Boucher de Boucherville est faussement attribuée à Samuel de Champlain. Nicole Forget renvoie comme référence l'ouvrage de Jean Des Gagniers, Charlevoix, Le pays enchanté. Vérification dans le livre, ce n'est pas le cas, cet auteur ne ferait jamais une erreur aussi grossière pour un récit aussi connu. À la page 32, l'auteure affirme que la terre de François Forget, arrière-grand-père de Thérèse, a acquis

la terre familiale à Terrebonne en 1777. D'où vient cette information? Consultation des actes notariés? Cette terre ne fut achetée qu'en 1809. Pour les références à l'histoire de Charlevoix, l'auteure cite presque exclusivement un livre de photographies et un obscur Guide historique publié par le Musée régional Laure-Conan en 1982... J'arrête là la litanie. Je m'imagine les autres références, que je ne connais pas, traitées d'une manière analogue.

En conclusion, si Thérèse Casgrain vous intéresse, lisez ses mémoires!

Par Christian Harvey

Nicolle Forget. Thérèse Casgrain. La gauchiste en collier de perles. Montréal, Fides, 2013. 534 p.;

CHARLEVOIX

Que du bonheur!

Tourisme
Charlevoix



418 665-4454

tourisme-charlevoix.com

Photo :
Bertrand Lemeunier



MRC DE CHARLEVOIX-EST

Fière partenaire de la Revue d'histoire de Charlevoix!

La Ville de



La Malbaie

La Ville de La Malbaie est fière d'être partenaire de la Société d'histoire de Charlevoix à l'occasion de la 74^{ème} parution de sa revue et tient à saluer et à remercier Monsieur Serge Gagnon, professeur et historien originaire de La Malbaie pour son témoignage inédit et remarquable sur l'histoire de notre belle localité qu'est La Malbaie.

Vous retrouverez également un article des plus intéressants relatant l'histoire de La Malbaie, plus précisément celui de la Maison John Fraser devenue le Domaine Frais Air dans le secteur de Cap-à-l'Aigle.

La Ville de La Malbaie désire profiter de l'occasion pour remercier la Société d'histoire de Charlevoix pour sa persévérance dans la valorisation de notre patrimoine culturel.

Bonne lecture !

Procurez-vous le drapeau de Charlevoix

Pour afficher votre fierté charlevoisienne

Le drapeau

Le drapeau de Charlevoix s'inspire des trois pays de Charlevoix tels que décrits par l'écrivain Félix-Antoine Savard et il s'orne donc:

De vert comme la forêt environnant une partie du territoire;

D'or pour la section terrienne où s'est implantée sa population;

De bleu pour le fleuve Saint-Laurent longeant toute la côte de la région.

Les trois couleurs du drapeau se rejoignent en signe d'accueil pour les visiteurs de l'extérieur dans un esprit d'ouverture : « *Regarde si c'est beau, garde-ça pour toi et pour ceux qui viendront* »

Format 24X36 avec corde et cabillot

-Idéal pour Maisons et chalets

Seulement 30\$ l'unité

Frais de poste : 10\$

Pour commander il suffit de remplir la feuille insérée dans la présente *Revue d'histoire de Charlevoix*

